

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

*G. de Langle de Cary*

Édité  
Le M.  
2 4  
boulevard Poi  
PAR



# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)



## LA SEMAINE MILITAIRE

DU 3 AU 10 JUIN

**D**EPUIS les brillants succès remportés par nos troupes à Notre-Dame-de-Lorette et à Carency, notre offensive semble s'être déclanchée dans tout le secteur qui va du nord d'Arras jusqu'à l'Aisne ; les nouvelles actions qui se sont produites ont été heureuses et montrent une fois de plus que nos soldats ne demandent qu'une chose : aller de l'avant.

Mais pour qu'une grande offensive puisse avoir lieu avec toutes les chances de succès, il faut qu'elle se poursuive sans arrêt, et ici intervient la grosse question des munitions ; des canons ! des munitions ! c'est le cri que l'on répète tant en France qu'en Angleterre ; le stock d'avance devra être très important si l'on veut que l'offensive nécessaire produise tous ses effets. L'exemple de ce qui vient de se passer sur le front russe doit dicter notre conduite ; nos alliés ont eu à subir un ouragan de fer comme jamais on n'en a vu ; 700.000 projectiles lancés en quelques heures par plus de 2.000 pièces d'artillerie, et sur un espace relativement restreint ! Quelle armée pourrait résister à un tel effort ! Les Allemands avaient ainsi accumulé en un point des stocks considérables de munitions et ils sont parvenus à faire reculer le front russe. Que nous puissions en faire autant et la forteresse édifiée par les Allemands sur notre sol ne tardera pas à crouler.

Nous avons laissé, le 3 juin, nos soldats maîtres de la sucrerie de Souchez, dont l'ennemi avait fait un fortin. Poursuivant leur succès ils s'avançaient à l'est et au nord de cette usine, s'emparant de tranchées ennemies et faisant de nombreux prisonniers. Les Allemands ne pouvaient rester sur ces échecs successifs ; dans la nuit du 4 juin, ils prononçaient trois violentes contre-attaques sur les positions que nous venions d'enlever ; ils étaient repoussés et éprouvaient de grosses pertes autour de la sucrerie de Souchez qu'ils auraient voulu reprendre.

Le lendemain, c'était la grosse artillerie qui entraînait en jeu ; la sucrerie était violemment bombardée ; nos canons ripostaient avec succès et non seulement toutes les attaques de l'infanterie étaient repoussées mais nos troupes réalisaient de nouveaux progrès entre la route Aix-Noulette-Souchez et la route Ablain-Souchez. Dans la soirée nous avançons encore et nous gagnons du terrain dans la région du fond de Buval.

Le 6 juin, combat d'artillerie d'une extrême intensité ; nouvelles attaques de l'infanterie allemande brisées net par notre feu.

Le 7, notre position de Notre-Dame-de-Lorette est encore bombardée ; son importance est soulignée par l'acharnement que mettent les Allemands à la reprendre ; ils contre-attaquent trois fois dans cette journée et sont repoussés ; notre infanterie consolide ses positions.

Les jours suivants, le combat d'artillerie se poursuit avec la même violence ; il se fait une consommation énorme de projectiles ; nous restons maîtres de tout notre gain.

Une action plus vive encore se poursuivait au sud de Souchez, à Neuville-Saint-Vaast et à l'ouvrage puissamment fortifié près de ce village qu'on a appelé le « Labyrinthe ». Avant d'aller plus loin, il fallait enlever ces deux positions.

Nous étions aux abords du village le 29 mai ; ce n'est que le 8 juin que nous en avons occupé la totalité. Nos vaillants ont dû prendre les maisons l'une après l'autre et résister en même temps au bombardement et aux incessantes contre-attaques de l'infanterie ennemie. Mais rien n'égale leur constance et leur intrépidité ; ils veulent vaincre et quand une affaire est engagée, ils vont jusqu'au bout.

C'est ainsi que pas à pas l'ennemi a été investi dans les maisons de Neuville ; au « Labyrinthe » des attaques convergentes ont été dirigées sur le réduit central et chaque jour a amené la prise d'une tranchée, d'un boyau, d'un flanquement. Et pendant que nos attaques gagnaient ainsi du terrain, l'artillerie ennemie faisait rage. Enfin le communiqué du 9 juin annonçait, sans grands détails, la conquête de la totalité du village ; nous nous sommes emparés d'un nombreux matériel, d'un canon de 77 et de plusieurs mitrailleuses ; dans les maisons on a trouvé près d'un millier de cadavres allemands.

Cette offensive a eu son contre-coup au sud d'Arras ; le 6 juin, nous attaquons, près d'Hébuterne, les positions de l'ennemi, dans les environs de la ferme Touvent et nous enlevons, sur un front de 1.200 mètres, deux lignes successives de tranchées ; nous faisons quatre cents prisonniers et prenons des mitrailleuses ; le lendemain, les Allemands attaquent

quatre fois et quatre fois ils étaient repoussés ; nous élargissons notre gain jusqu'à la route d'Hébuterne à Serre. L'ennemi avait beau amener des renforts en automobiles ; ils ne pouvaient nous empêcher d'avancer encore. En ces trois jours, nous avons pris à l'ennemi six mitrailleuses.

Le village d'Hébuterne est situé sur un plateau à environ douze kilomètres au nord d'Albert ; Touvent est une ferme, placée sur une éminence de 142 mètres de hauteur, entre le Pas-de-Calais et la Somme ; les Allemands, suivant leur habitude, l'avaient puissamment fortifiée.

Nos troupes ont montré la même vigueur dans l'action qui s'est déroulée sur les plateaux du Soissonnais, entre Tracy-le-Mont et Moulin-sous-Touvent ; cette région s'étend à la lisière est de la forêt de Laigue, à mi-chemin entre Vic-sur-Aisne et Noyon. Un récit officiel de cette affaire a été donné ; le point précis où s'est déroulée cette action est la ferme de Quennevières, près du carrefour où aboutissent cinq routes rayonnant sur le plateau. C'est le 5 juin que l'attaque se déclancha ; d'un bond, sur un front d'un kilomètre, nos soldats enlevaient deux lignes successives de tranchées et plusieurs ouvrages ennemis. Le lendemain, l'ennemi multipliait les efforts pour reprendre le terrain perdu ; il amenait des renforts pris à 80 kilomètres de là, soit vers Reims, soit à Cambrai ; il était partout repoussé, laissant plus de deux mille morts sur le terrain, deux cent cinquante prisonniers et de nombreuses mitrailleuses entre nos mains ; trois pièces de 77 étaient détruites à la mélinite. Le 8, les Allemands bombardaient seulement ; le 9, ils attaquaient avec de l'infanterie ; ils étaient repoussés ; nous maintenons tous nos gains.

Entre Soissons et Reims nous avons déclanché plusieurs attaques, le 6 juin, et progressé dans le bois au sud de la Ville-au-Bois.

En Champagne, nous avons progressé à la mine près de Beauséjour ; du côté de Mesnil, les Allemands ont sans doute eu l'intention d'attaquer, car ils ont amené des troupes de leur deuxième ligne vers la première ; notre feu d'artillerie les a dispersées.

En Argonne, les Allemands ont recommencé du côté de Vauquois leurs attaques avec des liquides enflammés ; cette fois, nous avons répondu de la même manière et si bien qu'ils ont riposté par un bombardement.

## L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Les nouvelles officielles sur les opérations des armées alliées dans la presqu'île de Gallipoli ont été encore excessivement laconiques.

Une dépêche d'Athènes, que la censure anglaise a laissé passer, a annoncé seulement qu'une offensive générale avait été prise par les troupes alliées et qu'elle avait réalisé des progrès.

On a annoncé d'autre part que les Turcs avaient fait des pertes considérables en tués et en blessés et qu'en raison de la présence d'un sous-marin anglais dans la mer de Marmara leur ravitaillement devait se faire par voie de terre, ce qui les gênait considérablement.

Notre marine a eu à déplorer la perte d'un petit bâtiment le *Casabianca*, ancien aviso de 900 tonnes, qui avait été transformé en mouilleur de mines ; le *Casabianca* a touché une mine dans la mer Egée et a coulé ; la plus grande partie de l'équipage a été sauvée par un destroyer anglais ; on croit que l'autre partie a été faite prisonnière.

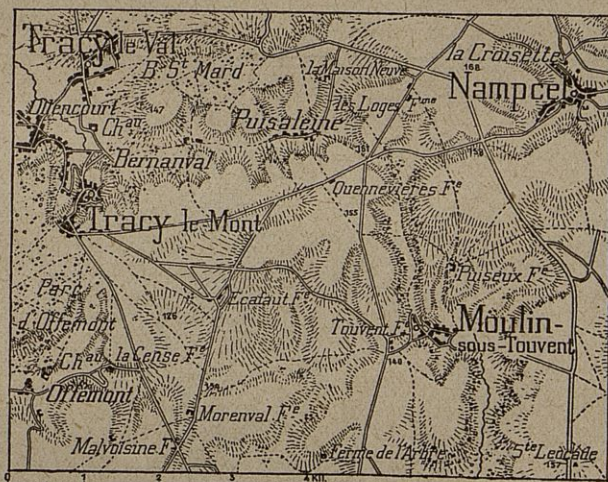
## LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Les avant-gardes italiennes ont continué avec succès les opérations préliminaires sur les frontières du Trentin et du Frioul qui ont facilité la concentration des armées.

Vers le Trentin, l'offensive italienne s'est assurée d'abord un solide point d'appui au bord du lac de Garde en prenant le mont Altissimo. L'artillerie peut ainsi appuyer l'avance des troupes le long de l'Adige vers Rovereto. A l'ouest, la marche, en raison des difficultés plus grandes du terrain, a été plus lente ; elle a atteint Staro.

Sur les plateaux de Lavarone et de Folgaria, de violents combats d'artillerie ont eu lieu ; les Italiens ont eu l'avantage.

Vers le Frioul, l'armée italienne, le roi Victor-Emmanuel à sa tête, s'est avancée sur l'Isonzo et a passé la rivière en plusieurs endroits. Elle a d'abord occupé les monts Negro, à gauche de l'Isonzo, à environ 10 kilomètres au nord-ouest de Tolmino. Menaçant Gorizia, elle a jeté des têtes de pont sur la rivière sous le feu de l'ennemi ; elle a pris la ville de Montfalcone, position importante à treize kilomètres de Trieste.



RÉGION DE TRACY-LE-MONT



## AVEC NOS AMIS LES BELGES



*L'armée belge est munie de canons-revolvers spéciaux pour le tir contre les avions ennemis. Un taube est signalé : la pièce est aussitôt mise en position ; on remarque à côté d'elle l'homme qui porte les bandes-cartouches.*



*Le taube s'approche ; l'officier cherche avec sa lorgnette-télémètre à évaluer la distance et la hauteur ; quand l'avion passera à bonne portée le petit canon crachera ses obus ; quelle joie si l'oiseau malfaisant est descendu !*



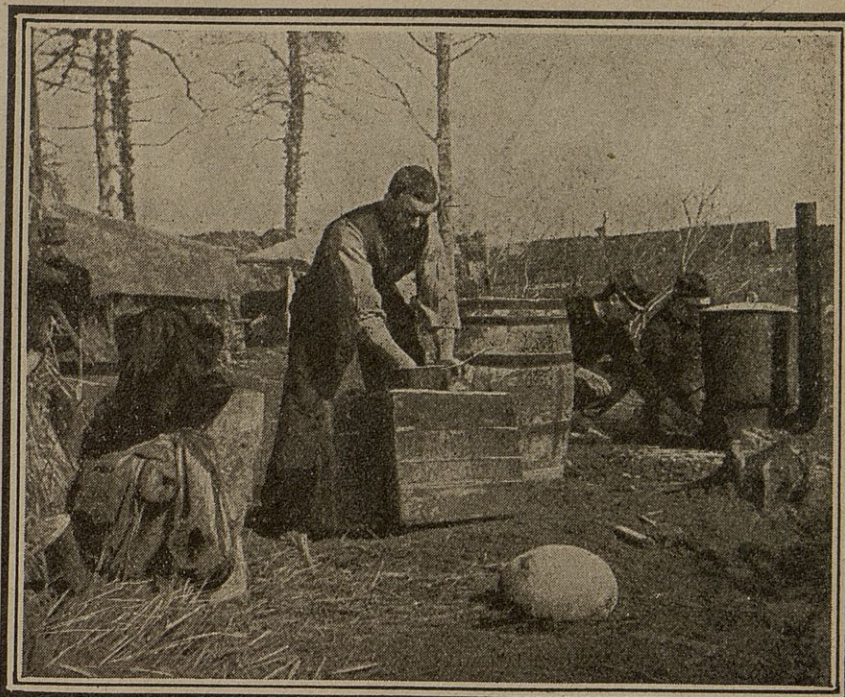
*Depuis le début des hostilités, les cyclistes de l'armée belge ont rendu d'inappréciables services ; la façon dont ils défendirent leur pays brutalement envahi restera dans la mémoire de tous ; aujourd'hui réorganisés complètement, ils continuent à harceler l'ennemi. Voici une compagnie au repos sur la plage vers Nieuport ; au loin, la silhouette de l'un de nos goumiers.*



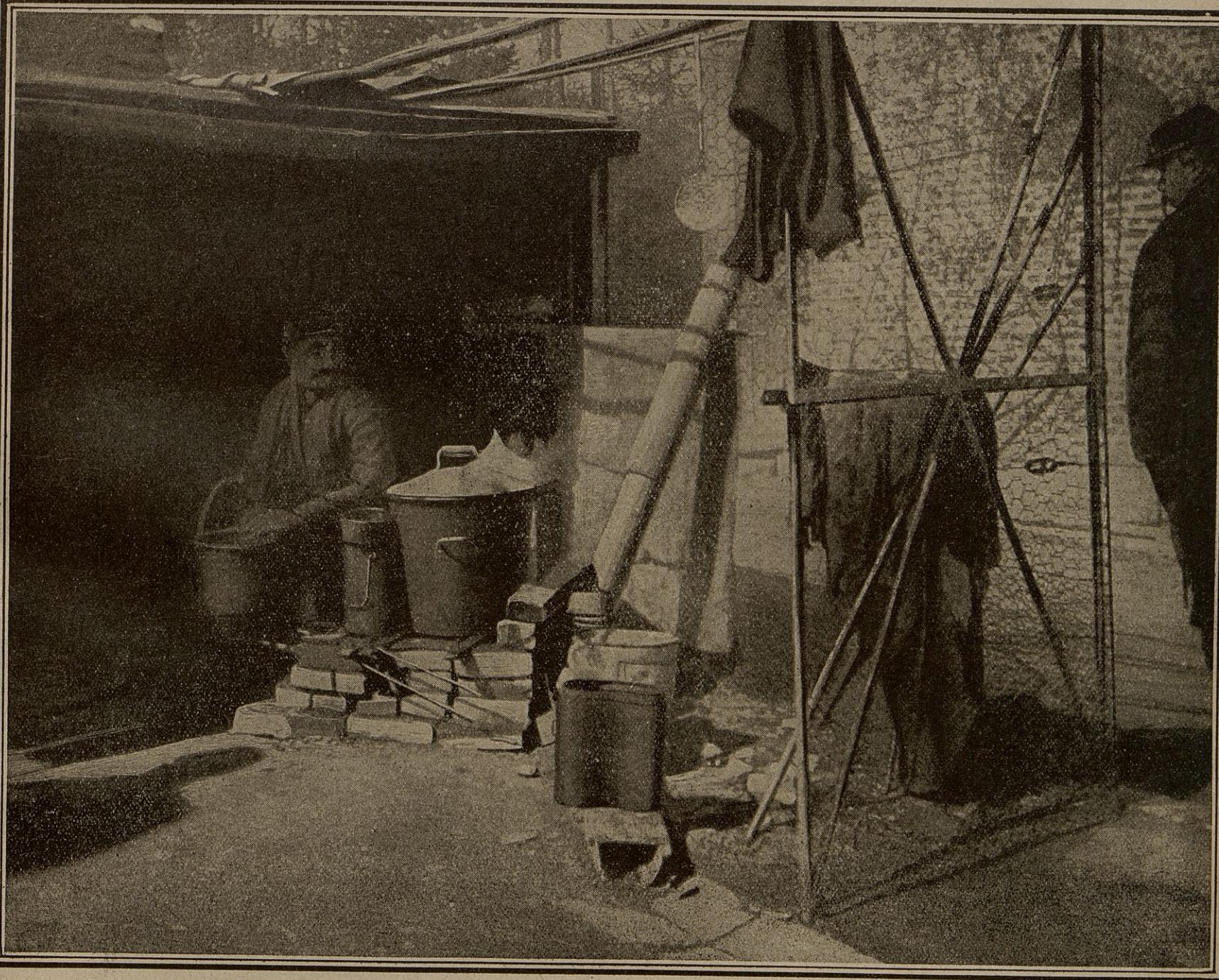
## LA CUISINE SUR LE FRONT



Les « cuistos » consacrent tous leurs soins et surtout leur ingéniosité à la confection du repas qui va réconforter les camarades dans la tranchée.



Les ustensiles les plus variés sont mis à contribution par les cuisiniers improvisés ; l'opération la plus ardue est peut-être de faire du feu.



La cuisine, très primitive, a été installée dans un appentis à l'abri du mauvais temps ; quelques briques ont formé le foyer ; une lessiveuse servira de marmite ; malgré tout le « rata » paraîtra bon ; car on n'est plus très difficile sur le front et l'appétit que donnent le grand air et aussi la bataille, sera le meilleur des condiments.





En l'honneur de M. Poincaré, le Tsar passe une revue à Krasnoï-Sélo. C'était quelques jours avant la déclaration de guerre.

# LA CAMPAGNE DE RUSSIE

1914-1915

par le Commandant B. de L.

Breveté d'Etat-Major.

Un télégramme secret du ministre des affaires étrangères de Russie, M. Sazonof, aux représentants de Sa Majesté l'Empereur à l'étranger, disait :

*1<sup>er</sup> août 1914. — A minuit, l'ambassadeur d'Allemagne m'a déclaré, d'ordre de son Gouvernement que si dans les douze heures, c'est-à-dire, à midi, samedi, nous ne commençons pas la démobilisation non seulement à l'égard de l'Allemagne, mais aussi à l'égard de l'Autriche, le Gouvernement allemand serait forcé de donner l'ordre de mobilisation. A ma question si c'était la guerre, l'ambassadeur a répondu par la négative, mais en ajoutant que nous étions fort près d'elle.*

(N° 70 du Livre orange russe).

Le lendemain samedi, 1<sup>er</sup> août, à 7 heures 10 du soir, l'ambassadeur d'Allemagne, comte de Pourtalès, faisait connaître par une note remise, que la Russie, n'ayant pas cru devoir répondre dans les délais prescrits à la communication précédente, Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne, au nom de l'empire, relevant le défi, se considérait en état de guerre avec la Russie.

(N° 76 du Livre orange russe).

Telles sont les deux principales notes des pièces officielles russes fournies à l'appui de la déclaration de guerre de l'Allemagne.

Un ultimatum présenté le samedi à minuit, une déclaration de guerre faite dix-neuf heures après.

Quand on lit attentivement tous les documents officiels insérés dans ce Livre orange que le Gouvernement russe a publié après la déclaration de guerre, on peut suivre pas à pas la marche des pourparlers diplomatiques et on reste convaincu en fin de lecture, que la guerre de 1914 entre la Russie et l'Allemagne aurait pu être évitée si cette dernière puissance avait fait loyalement des efforts.

Mais cette guerre était voulue ; elle était voulue et devait fatalement arriver pour plusieurs causes.

D'abord, le pangermanisme, ou idée prédominante du groupement de la nation allemande et de sa domination sur tout l'univers, ne permet pas à d'autres puissances nationales d'avoir une aspiration quelconque ; le pangermanisme était l'ennemi forcé naturel du panslavisme qui, lui, cherchait également le rapprochement de toutes les races slaves. Il y avait donc entre Germains et Slaves une opposition constante dans les aspirations nationales.

Le Germain déclarait que l'Allemagne universelle n'était possible que si la grande puissance slave, la Russie, était mise en miettes et abattue ; son hymne national, « Deutschland über alles », ne signifie pas comme la raison l'exige, « l'Allemagne, ma patrie que je dois aimer par-dessus tout », mais il conçoit : « L'Allemagne, ma patrie qui doit dominer l'univers et être par-dessus tous les peuples ». Cette conception de patrie chez le Germain est toute particulière et propre à la race.

Il y a donc antagonisme complet entre les aspirations nationales des Germains de l'ouest et des Slaves de l'est. Le choc était inévitable.

En second lieu, le développement rapide de la Russie durant ces dernières années avait inquiété sérieusement l'Allemagne. Quand on a un voisin aussi puissant, qui chiffre sa population par 166 millions d'habitants, qui possède un budget annuel de plusieurs milliards, dont la richesse du sol au point de vue agricole est proverbiale, dont l'exploitation des mines de toutes sortes est une cause de richesse puissante, on s'inquiète du développement annuel de la puissance de ce voisin.

Or, depuis dix ans, la Russie marchait à grands pas vers la prospérité ; son armée était reconstituée, sa flotte se construisait, son sol se couvrait de voies ferrées ; les capitaux abondaient et il était évident qu'elle allait prendre dans le monde la place prépondérante due au plus grand peuple de la terre.

Longtemps l'Allemagne avait essayé d'arrêter ce développement ; c'est elle qui avait jeté la Russie dans le conflit avec le Japon, et elle avait assisté

avec joie à la défaite de l'empire des Tsars ; c'est elle qui fomentait toutes les grèves, les rébellions, les révolutions, qui avaient pour but de bouleverser l'empire ; par tous les moyens, elle essayait d'endiguer la marche ascensionnelle de la puissance slave.

L'alliance franco-russe avait porté un rude coup aux espérances allemandes ; il fallait donc, au plus tôt, profiter de la première occasion... (le mot n'est pas trop vulgaire) pour abattre le colosse russe.

Le moment était bien choisi. La Russie, encore travaillée par une grève générale (juin-juillet 1914), aurait certainement de grosses difficultés pour sa mobilisation. Puis il ne fallait pas laisser à la dernière loi votée par la Douma, le temps de produire son effet sur la constitution des armées russes ; dans quelques années, l'armée russe réorganisée, augmentée, formée sur l'image des armées du continent serait une force monstrueuse et impossible à affronter.

Cette armée russe, l'Allemand la méprisait cependant depuis ses échecs sur la frontière de la Mandchourie ; l'officier allemand avait une triste opinion de l'armée battue par les troupes japonaises. Ce serait un adversaire peu redoutable ! il fallait se dépêcher de l'abattre avant qu'il pût devenir dangereux !

La Russie, depuis ses revers asiatiques, s'était pourtant bien relevée. Après cette humiliation, elle s'était remise au travail avec rage et assiduité ; elle était décidée à ne pas laisser porter atteinte à son prestige. Liée par une convention militaire à la France, elle prenait modèle sur l'organisation de l'armée alliée.

Elle avait modifié profondément sa mobilisation ; son nouveau plan était plus simple, plus rationnel ; il s'appliquait depuis 1910 dans la voie de rapidité des concentrations.

La répartition des forces militaires sur la frontière de Pologne semblait à première vue être en discordance avec les idées nouvelles des troupes de couverture et de mobilisation rapide, mais en étudiant bien la nouvelle organisation on voyait que la grande Russie avait reporté plus en arrière la formation des masses armées en cas de guerre, que des groupes plus rapprochés des centres de mobilisation seraient plus vite alimentés, plus vite constitués ; que la Pologne qui formait un saillant dangereux vers l'ouest pourrait être sans inconvénient abandonnée au début des opérations, pour permettre, plus en arrière, à l'abri de tout danger, la formation et la concentration des immenses armées dont la marche ensuite devait amener le succès.

La puissance militaire de la Russie est en effet énorme. L'armée russe, comme la nation, est un organisme formidable. Basée sur les calculs normaux de la population, on arrive à pouvoir

tablir sur une armée de seize millions d'hommes aptes à être mis en ligne.

Du temps de paix, cette armée est elle-même considérable. Le tableau suivant donne d'une façon générale des détails sur son organisation.

## CONSTITUTION DES ARMÉES RUSSES EN TEMPS DE PAIX

INFANTERIE. — Garde impériale : 12 régiments de grenadiers, 1 régiment de garde, 4 régiments de tirailleurs.

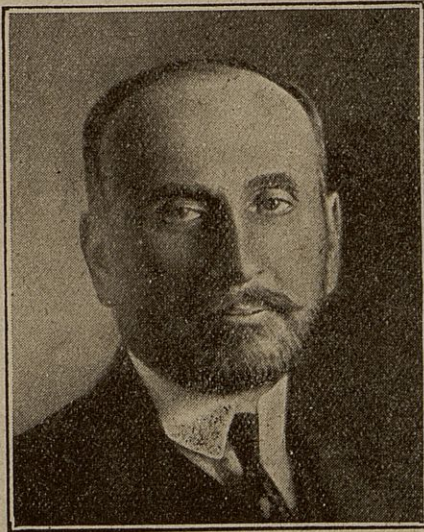
INFANTERIE. — Infanterie de ligne : 16 régiments de grenadiers, 208 régiments de ligne, 106 régiments de tirailleurs, 6 bataillons de cosaques.

Au total : 335 régiments d'infanterie : 1.288 bataillons.

CAVALERIE. — La cavalerie comprend : Garde impériale : 14 régiments ; Cavalerie de ligne : 21 régiments de dragons, 17 de uhlans, 18 de hussards, 1 de tartares, 50 de cosaques.

Au total : 122 régiments : 739 escadrons.

ARTILLERIE DE CAMPAGNE. — 59 brigades à 2 groupes de 3 batteries de 8 pièces chaque ; 66 batteries à cheval (artillerie d'armée, cosaque, de montagne à cheval).



M. SASONOF

ministre des affaires étrangères de Russie



ARTILLERIE LOURDE. — 35 groupes à 2 batteries de mortiers, 1 batterie sibérienne, 7 groupes à 3 batteries lourdes.

Au total : 449 batteries de campagne.....	3.592 pièces.
51 batteries de montagne.....	408 pièces.
30 batteries à cheval (armée).....	240 pièces.
39 batteries à cheval (cosaques).....	312 pièces.
71 batteries de mortiers.....	142 pièces.
21 batteries lourdes.....	168 pièces.
	4.862 pièces.

GÉNIE. — 39 bataillons à 4 compagnies ; 11 bataillons de pontonniers ; 17 bataillons de chemins de fer ; 18 compagnies d'aérostiers ; 7 compagnies de T. S. F. ; 1 compagnie d'automobiliste.

En temps de guerre, ces formations se dédoublent comme dans les autres armées étrangères, grâce à l'arrivée des réserves ; mais ici les réserves sont si puissantes que l'on peut former des réserves à l'infini.

Par exemple, le contingent de la classe de 1910 a atteint 1.192.712 hommes ; or sur ce contingent on n'a pris pour le service que 456.000 hommes, pas même la moitié du contingent !

En somme la Russie peut mettre en première ligne :

1° Une armée active (les trois classes).....	1.500.000 hommes.
2° Les quinze classes de réserve.....	6.000.000 hommes.
3° Les quatre classes de milice.....	1.000.000 hommes.
	8.500.000 hommes.

C'est à peu près le chiffre qu'elle a mobilisé en 1914.

Mais il est à remarquer que ce chiffre peut se doubler si elle appelle les contingents autres, ceux qui n'ont pas participé à la formation des classes annuelles, mais qui peuvent être appelés, exercés, équipés, et prêts pour des formations de réserve.

(Selon les prévisions, et d'après les renseignements particuliers, la Russie aurait eu sous les armes au 1<sup>er</sup> janvier 1915, en chiffres ronds : huit millions d'hommes enrégimentés et équipés ; deux millions d'hommes appelés, équipés ; deux millions d'hommes encore non exercés mais appelés).

Un renseignement qui permettra de se rendre compte de l'énorme réservoir d'hommes armés et équipés de cette nation :

Dans la cavalerie, les cosaques forment en temps de paix 50 régiments ; en temps de guerre, lors de l'appel des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> tours, la cavalerie cosaque peut atteindre quinze cents escadrons, soit près de trente-cinq mille cavaliers cosaques !

La frontière occidentale russe est du reste très bien défendue, malgré la disposition déficiente qu'affecte le tracé en Pologne.

La Pologne forme en effet un saillant très prononcé vers l'ouest, ce saillant entouré de toutes parts au nord, à l'ouest, au sud, n'est pas défendable ; c'est pourquoi, lors de l'établissement du plan de mobilisation en 1910, l'Etat-Major russe avait décidé d'abandonner ces plaines immenses, marécageuses.

Mais les gros fleuves qui traversent toute cette région de l'ouest : le Niémen, le Bug, la Vistule, forment de solides barrières à l'invasion occidentale.

Il est à noter également que dans ces plaines immenses, basses, marécageuses, les routes sont rares ; rares aussi sont les chemins de fer ; l'invasion aurait donc de grosses difficultés pour s'acheminer dans ces espaces où elle ne pourrait même pas trouver de quoi alimenter les hordes qu'elle traînerait avec elle. Le ravitaillement serait très difficile ; la voie ferrée russe n'a pas la largeur normale ; elle est plus large que la voie allemande ; le matériel allemand et autrichien ne pourrait rouler sur les voies russes, d'où une énorme difficulté pour les approvisionnements au fur et à mesure de la marche en avant que les armées envahissantes pourraient faire dans ce pays.

Puis sur ces grands fleuves sont placées de puissantes forteresses, camps retranchés fortifiés qui sont en état de résister aux premières attaques de l'ennemi.

Sur le Niémen, se dressent : Kovno, place de première classe, et Grodno, ancienne place forte, encore défendable ; Ossowiec, sur la Bobra ; Lomcha, sur la Narew ; Novo-Georgieck, au confluent du Bug et de la Vistule.

C'est une ligne continue d'environ 300 kilomètres, face au nord, devant la région des lacs de Mazurie.

Sur la Grande Vistule, fleuve large, profond, pouvant être admirablement utilisé dans la défense, on trouve deux gros points d'appui : Varsovie, capitale de la Pologne, et Ivangorod, au confluent de la Wieprz.

Ces deux places ont été surtout aménagées depuis l'ouverture des hostilités, les travaux de défense y ont été poussés avec vigueur ; elles restent en tous cas, deux points d'appui solides, d'autant plus qu'en arrière elles sont soutenues par un camp retranché de première ordre : Brest-Litovsk, sur le Bug, qui est de formation toute moderne.

Au sud, vers la frontière autrichienne, il n'y a aucune défense.

Face à cette frontière russe, on voit du côté opposé, en Allemagne, en Autriche, les défenses accumulées en telle quantité qu'on reste forcément hésitant en pensant à l'offensive russe, malgré sa puissance et le nombre de ses armées.

EN ALLEMAGNE. — C'est en Prusse Orientale, Königsberg, sur le Niémen ; Dantzig, plus en arrière sur la Vistule ; Graudenz, Thorn, sur ce même fleuve.

Cette partie, c'est la Prusse orientale dont la défense est encore mieux assurée par le terrain si difficile, si impraticable des lacs de Mazurie. C'est un terrain sur lequel on ne peut s'avancer impunément sans le connaître admirablement. La Russie en fit la dure expérience aux débuts de la campagne.

L'Oder, avec son grand affluent la Wartha, barre vers l'occident la marche victorieuse que pourraient entreprendre les armées russes en Posnanie et Silésie. Les grosses places de Posen, de Breslau, plus au sud Oppeln sont des défenses sérieuses établies sur ces cours d'eau.

EN AUTRICHE. — La grosse défense de l'Autriche au nord, c'est le développement en arc de cercle de cette arête montagneuse des Carpathes qui court de l'ouest vers l'est sur près de 600 kilomètres. Les cols sont assez rares, en tous cas élevés ; leur défense est facile, d'autant plus que dans la partie septentrionale les approches sont en pentes inclinées vers la Galicie, formant un glacis immense où l'ennemi doit développer son attaque sous les feux des défenseurs.

A gauche un camp retranché de premier ordre, Cracovie, bouchant la trouée de la Morawa et soudant entre eux les Sudètes et les Carpathes.

A droite, Przemyśl et Lemberg, grands camps retranchés puissamment aménagés.

De l'aperçu qui précède il résulte que la défense du territoire austro-allemand était beaucoup plus facile contre les attaques des armées russes, que la défense de la Pologne et des pays environnants vis-à-vis d'une offensive soit allemande, soit autrichienne.

Les événements qui se sont déroulés durant la campagne 1914-1915, ont suffisamment montré la justesse de cette remarque.

En face de la Russie se dressaient les deux alliés allemands. La puissante Allemagne, dont l'organisation militaire, admirablement étudiée du temps de paix, pouvait donner son maximum de rendement dès l'entrée en campagne. Nous avons donné dans une précédente étude : *La Campagne de France en 1914*, l'organisation et la composition des armées allemandes.

Sur son front oriental l'Allemagne ne laissa que quelques troupes ; elle se reposait du soin de la défense et de l'attaque pour les débuts de la guerre, sur l'alliée autrichienne, l'ancienne vaincue de Sadowa.

L'Autriche, bien moins forte que sa voisine, était cependant encore une puissance militaire importante.

Son organisation était inférieure, malgré les conseils et les incessants efforts de l'allié allemand.

Elle comptait 16 corps d'armée actifs ; en tout 683 bataillons, 532 escadrons, 510 batteries, plus 92 batteries de montagne et 56 batteries lourdes.

Son artillerie lourde était particulièrement remarquable.

Elle pouvait mettre sur pied de guerre et dès le début 1.820.000 soldats instruits.

L'effort qu'elle a donné dans la suite permet de supposer que l'Autriche a fait entrer en ligne contre la Russie près de trois millions de soldats.

Son armement est bon ; l'infanterie a le fusil Mannlicher de 8 m/m avec poignard-baïonnette et la mitrailleuse Schwarzlose. Son canon de campagne est du modèle 1905, 76 m/m, à tir rapide, en bronze forgé ; elle a en outre de gros obusiers de 104, des canons lourds de 105 à tir rapide, enfin des mortiers de 305 et les fameux 420.

Les trois armées en présence firent leurs concentrations :

L'ARMÉE RUSSE, derrière le Niémen et la Vistule et derrière le Pripeck.

L'ARMÉE ALLEMANDE (troupes de couverture seulement), en Prusse orientale.

L'ARMÉE AUTRICHIENNE, au nord des Carpathes, en trois gros groupes entre Cracovie et Lemberg.

La Silésie n'était que protégée par des troupes de garnison à Breslau, Oppeln, Ratibor ; elle n'avait au début rien à craindre ; la grosse protection vers le sud de toutes les armées de la monarchie austro-hongroise la garantissait suffisamment contre une offensive partant de Pologne.

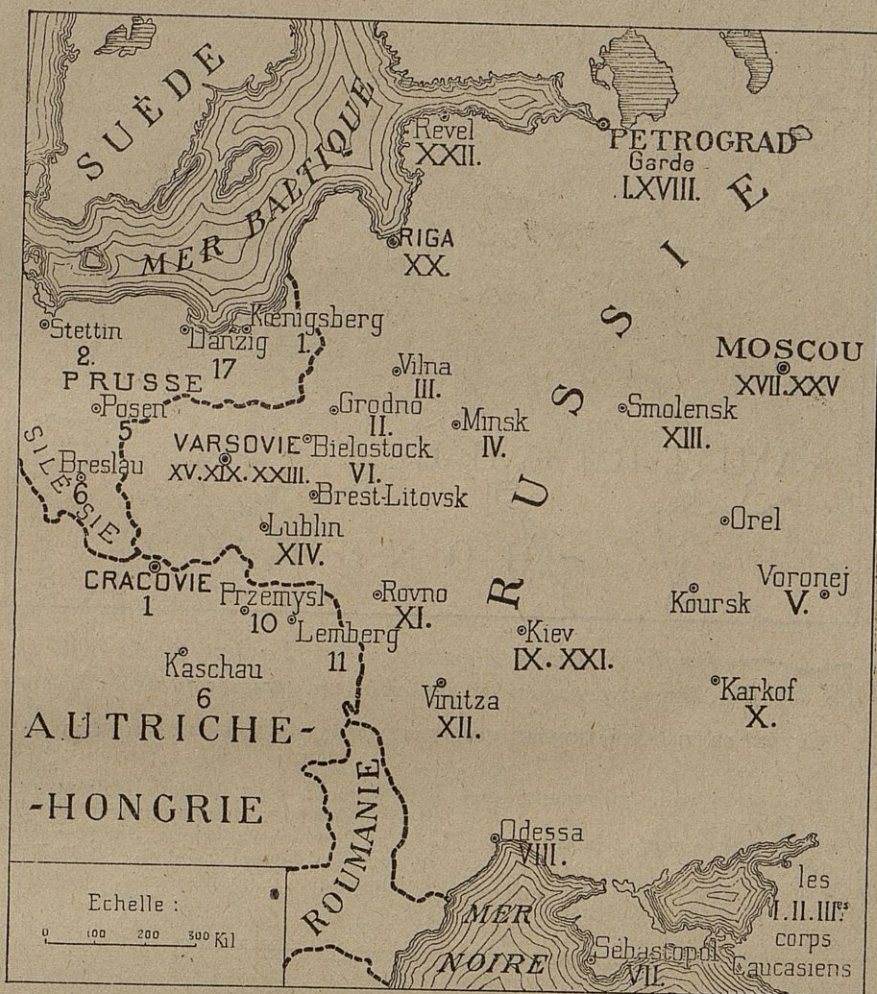
(La carte ci-jointe montre les zones de concentration des troupes de première ligne des armées belligérantes).

## LES PREMIÈRES OPÉRATIONS MILITAIRES

L'offensive russe se prononça dès les premiers jours d'août.

Bien que l'armée russe fut loin de pouvoir entrer de suite en campagne, des considérations toutes particulières, et parmi ces dernières, la possibilité de soulager l'armée française, obligèrent la Russie à prendre l'offensive. C'est qu'en effet, en ce moment, 25 août, les événements se précipitaient d'une façon foudroyante sur la frontière belge et française ; l'avalanche toujours grossissante des hordes allemandes dévalait sur notre sol avec une activité croissante et il s'agissait de porter secours aux alliés de l'ouest.

L'offensive russe, dès les premiers jours d'août, surprit donc le grand état-major allemand qui, à plusieurs reprises, avait déclaré que l'armée russe n'était pas dans la situation d'entreprendre d'opérations sérieuses avant au moins un grand mois. C'est ce grand mois que les Allemands comptaient met-



Corps d'Armée Russes I.V. etc Corps d'Armée Allemands Autrichiens 1.2 etc  
POSITION DES CORPS D'ARMÉE DES TROIS PUISSANCES AVANT LES HOSTILITÉS.



tre à profit pour écraser, avec leur armée de première ligne, de près d'un million et demi de combattants, la Belgique et la France, les réduire à l'impuissance et ensuite se retourner vers l'ennemi de la frontière est, vers le Russe, qui ne pouvait, d'après eux, être prêt à entrer en ligne qu'en septembre.

Ce raisonnement était logique, rationnel ; il était même, devons-nous ajouter, normal. Heureusement pour nous, Français, il tourna complètement à leur désavantage. L'avalanche teutonne fut arrêtée au début sur la Meuse, retardée durant quelques jours devant Liège et Namur, et à la suite de son terrible épanouissement sur la Belgique et sur le nord de la France, elle vint se buter à la digue de la Marne et vit sa course se terminer sur cette rivière au commencement de septembre.

Du côté russe, les espérances allemandes ne furent pas plus heureuses. L'entrée en campagne des premières unités slaves se fit presque instantanément dès la déclaration de guerre ; on disposait des quelques corps d'armée de frontière et de couverture ; ces corps d'armée réunis et augmentés de divisions de réserve formèrent de suite des groupes d'attaque qui prononcèrent une offensive hardie en Prusse orientale et en Galicie septentrionale.

L'Allemagne, rassurée au début, avait laissé vers sa frontière orientale les seuls corps d'armée d'organisation normale qu'elle possédait en Prusse, en Posnanie, en Silésie.

C'était le 1<sup>er</sup> corps à Königsberg et dans l'extrême pointe orientale de la Prusse.

C'était le 17<sup>e</sup> corps à Danzig, sur la Vistule inférieure, gardant le passage de ce fleuve, défendu du reste par de très sérieuses places d'arrêt à Graudenz et Thorn.

C'était le 5<sup>e</sup> corps en Silésie, à Posen. C'était enfin le 6<sup>e</sup> corps sur le haut Oder, à Breslau. De plus comme réserve de ce grand secteur, plus en arrière, le 2<sup>e</sup> corps à Stettin qui était une réserve générale. (Ces derniers furent dirigés vers l'ouest).

La couverture allemande comprenait donc au plus 300.000 hommes. C'était peu, mais il est à noter que sur la partie étroite de terrain entre la mer Baltique et la frontière russe, le pays était très favorable à la défensive, tout entier couvert de lacs et de marécages et que plus au sud les grosses forteresses de l'Oder protégeaient la Silésie.

Vers le sud, la défense était confiée à l'armée autrichienne qui occupait au nord des Carpathes une situation tout à fait privilégiée.

Le 1<sup>er</sup> corps était vers Cracovie, grosse place forte bouchant la trouée de l'Oder et la coulée de la Morawa sur le Danube.

Le 10<sup>e</sup> corps à Lemberg, la grande capitale de la Galicie autrichienne, enfin plus en arrière, en réserve et secours immédiat, le 6<sup>e</sup> corps à Kaschau.

Le plan allemand différait totalement, sur cette partie du théâtre de la guerre, de celui qui avait été adopté pour le nord.

Si en Prusse et en Posnanie, la défensive passive, toute entièrement locale, devait être appliquée afin de permettre de disposer par ailleurs des

gros contingents de première ligne, en Galicie sur la frontière autrichienne une offensive active, immédiate-bruyante, si on peut employer cette expression, était obligatoire. L'armée autrichienne n'avait en effet d'autre front de combat que sa frontière nord ; elle pouvait par suite disposer de sa masse complète pour prononcer dès le début sur la partie à l'est de la Vistule une offensive énergique ; et, dans le plan allemand, une offensive énergique aurait eu cet avantage incontestable, que devant une attaque violente, venant du nord de la Galicie, toutes les forces russes auraient dû se porter vers ce côté, au sud de la Pologne, et par suite dégarnir le nord de ce pays, les régions avoisinant la Prusse orientale.

Là comme ailleurs, les espérances allemandes furent déçues, et ce qui dut être plus pénible pour ce peuple orgueilleux, c'est que la déception proviendrait de l'allié même qu'ils s'étaient donné, sur lequel il comptait comme « brillant second ».

L'Autriche, en effet, est restée la vieille Autriche des temps passés, de 1866 ! Lente à concevoir et à entreprendre, elle est encore plus lente dans l'action ; il ne fallait donc pas s'attendre à ce que cette alliée débilite viendrait à produire l'attaque brusquée tant désirée et escomptée.

La situation était cependant merveilleusement belle pour l'armée de la monarchie austro-hongroise.

Massée en Galicie, sur les revers et les pentes douces qui descendent du haut des Carpathes vers le nord, cette armée avait comme point d'appui de puissantes places fortifiées. C'était Cracovie, Przemysl, Lemberg.

De nombreuses voies ferrées relient ces places entre elles et avec tout le pays à l'intérieur. Sept voies ferrées traversaient les Carpathes ; les cols étaient du reste très faciles d'accès au moment de la déclaration de guerre, et ces montagnes, qui formaient un immense bastion dangereux s'avancant dans le sud du pays russe, restaient pour l'armée autrichienne un rempart formidable de défense en cas d'insuccès dans son attaque ; c'est là qu'elle pouvait se retrancher et défier toute offensive.

L'armée autrichienne ne sut pas profiter de cette situation exceptionnelle ; sa lenteur habituelle devait faire manquer la réussite du plan cependant admirablement combiné ; l'élève n'était pas encore arrivé à la hauteur du maître qui l'avait formé.

(A suivre.)



Frontières Russes Allemandes Autrichiennes \* Places fortes  
Zones de concentration des Armées Belligérantes au début d'Août 1914

LA ZONE DE CONCENTRATION DES ARMÉES BELLIGÉRANTES AU DÉBUT D'AOUT 1914.

## TABLEAU ANALYTIQUE DES OPÉRATIONS MILITAIRES

sur la Frontière russe dans la Guerre 1914-1915

Les opérations militaires en Pologne ayant été assez embrouillées et difficilement nettes, il a paru nécessaire de donner un tableau résumant par période ces opérations ; ainsi nos lecteurs pourront se reporter de suite aux dates et suivre les marches et contre-marches des armées opposées.

1 <sup>re</sup> PERIODE	DÉBUT DES HOSTILITÉS.	Invasion de la Prusse orientale par les armées russes. — Renennkamp et Samsonof. — Batailles des lacs de Mazurie (Tanneberg, 26 août, et Lyek, 7 septembre). — Echec des Russes. — Invasion de la Pologne méridionale par les Autrichiens. — Leur échec à Lemberg (4 sept.), à Raw-Ruska (12 sept.).	3 <sup>e</sup> PERIODE	— Affaire de Lodz. — Recul général des Allemands. — Période ascendante des Russes. Points culminants.	sur la Bzoura. — Trois corps d'armée allemands qui avaient cependant percé la ligne russe se trouvent vers Lodz dans une position dangereuse. Ils battent en retraite après de grosses pertes (20-30 novembre).
Août-Septembre 1914.			Novembre 1914. (Suite)		
2 <sup>e</sup> PERIODE	HINDENBURG EST NOMMÉ GÉNÉRALISSIME.	L'offensive. Marche des armées allemandes au nord de Varsovie. Recul.	4 <sup>e</sup> PERIODE	PÉRIODE D'HIVER Guerre de tranchées. — Siège de Przemysl. — Marche dans les Carpathes.	La situation en Pologne. — La guerre de tranchées. La place de Przemysl, son rôle, sa position. — Les Carpathes, l'obstacle, les voies ferrées et les cols. — La poursuite russe sur les Carpathes.
Octobre 1914.			Décembre 1914.		
3 <sup>e</sup> PERIODE	DEUXIÈME GRANDE OFFENSIVE ALLEMANDE.	Hindenburg, grâce au réseau ferré de l'Allemagne, concentre toutes ses troupes vers le nord-ouest, forme une masse et entreprend avec ces armées une seconde offensive sur Varsovie (16 novembre). L'offensive échoue	5 <sup>e</sup> PERIODE	PÉRIODE DE PRINTEMPS L'activité reprend. — Attaque des ailes.	Reprise des hostilités. — Efforts en Pologne. — Efforts sur les Carpathes. — Tentative vers la Bukovine pour dégager la ligne d'attaque des Carpathes.
Novembre 1914.	Concentration au nord-ouest. — Marche sur Varsovie.		Mars 1915.		
6 <sup>e</sup> PERIODE	L'OFFENSIVE ALLEMANDE SUR TOUT LE FRONT. La bataille du Saa.		6 <sup>e</sup> PERIODE		
			Avril-Mai 1915.		La grande offensive sur tout le front. — Diversion au nord en Courlande. — Attaque du centre. — Marche en masse des armées austro-allemandes pour dégager la droite menacée d'être écrasée et arrêter l'invasion de Hongrie. — Attaque centrale du général Mackensen sur le Saa. — Attaque à l'aile droite sur Stryj.



## LES SÉNÉGALAIS SUR LA CÔTE D'ÉGYPTE



*Les canots de débarquement sont arrivés tout près de la côte ; leur tirant d'eau ne leur permet pas d'approcher davantage ; avec l'aide des fellahs égyptiens qui, les jambes nues, entrent dans la mer, une légère passerelle va être jetée du canot à la plage et nos Sénégalais, qui préféreraient aller pieds nus, débarqueront avec leurs armes et leur équipement.*



*Avant de s'embarquer pour la presqu'île de Gallipoli, les Sénégalais comme la plus grande partie du corps expéditionnaire, ont fait un séjour sur la côte d'Egypte. Ils furent débarqués tout équipés ; aussi avec quelle attention marchent-ils sur la fragile passerelle se tenant à la main courante que forme un câble relié à la terre.*



## NOS CAVALIERS EN ARGONNE



*Une section de mitrailleuses s'est arrêtée sur cette route, prête à entrer en action ; les pièces ont été descendues des bâts ; elles sont en batterie ; en attendant le moment de tirer, les hommes se reposent sur le talus.*



*Ils ont aussi besoin de repos les mulets qui ont amené les convois de ravitaillement au travers de cette région escarpée de l'Argonne ; on les a parqués auprès d'une ferme où ils trouvent une provende abondante.*



*Dans ces bois de l'Argonne, dont les arbres ont été décimés par les obus, notre cavalerie légère trouve à s'employer pour opérer des reconnaissances. Voici des chasseurs d'Afrique en patrouille ; après avoir mis pied à terre pour s'avancer au plus près des taillis, ils repartent et vont rapporter au commandement le résultat de leur exploration.*



## UN POSTE D'OBSERVATION ÉLEVÉ



Au moyen de leur longue échelle, qui rappelle celle de nos pompiers, les artilleurs atteignent la cime des plus hauts arbres et de là-haut ils peuvent efficacement diriger le feu des batteries sur les positions ennemies.



# TRANCHÉES ALLEMANDES AUPRÈS DE CARENCY



*Les soldats allemands gisent morts au fond de leur tranchée ; il semble même qu'ils n'ont pas eu le temps de faire usage de leurs armes ; l'un des nôtres a été blessé comme il s'élançait dans les positions ennemies ; couché dans cette tranchée qu'il a aidé à conquérir, il attend les brancardiers qui accourent pour le transporter à la prochaine ambulance.*



*Après la brillante préparation faite par l'artillerie qui a bouleversé les réseaux de fils de fer barbelés, nos fantassins ont bondi dans la tranchée ennemie ; les Allemands que nos obus n'avaient pas atteints ont été cloués, à la baïonnette, au fond de la tranchée ; un de nos soldats, blessé, s'est appuyé au talus, ayant eu cependant la force d'ôter son brodequin.*



## ZEPPELIN DÉTRUIT PAR UN AVIATEUR ANGLAIS

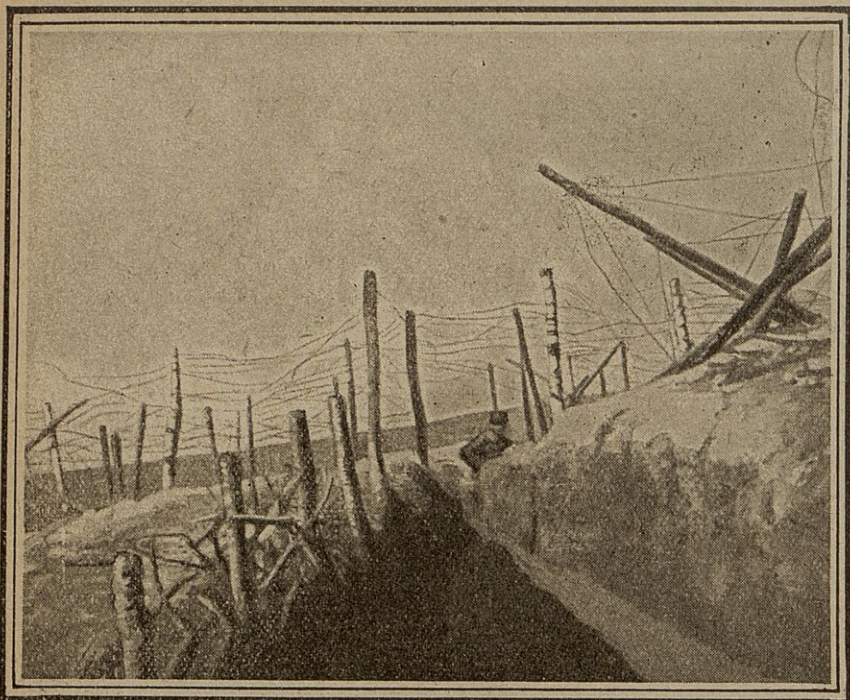


Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Le 7 juin, un aviateur anglais, le sous-lieutenant Warneford, survolant un zeppelin qui regagnait son garage à Gand, parvint à le détruire à coups de bombes. Le zeppelin en flammes s'abattit sur le béguinage de Gand auquel il mit le feu.



## DANS LA RÉGION DES TRANCHÉES



Voici un spécimen d'une de nos tranchées de première ligne ; profondément creusée dans le sol, elle est défendue au moyen d'une ligne de pieux reliés par un réseau de fils de fer barbelés.



Après une lutte émouvante, un « aviatik » a été descendu ; il est venu tomber au-devant de nos tranchées ; le feu l'a détruit et il ne reste plus que des débris informes du fuselage.



Nos cyclistes, agents de liaison, rendent également de grands services au commandement et remplissent des missions toujours fatigantes, souvent périlleuses. Cantonnés sous bois, à proximité des premières lignes, ils ont construit et aménagé des cabanes plus ou moins confortables ; là, ils peuvent procéder aux réparations de leurs bicyclettes éprouvées par des chemins peu roulants.



## LES DISTRACTIONS DE NOS TROUPIERS

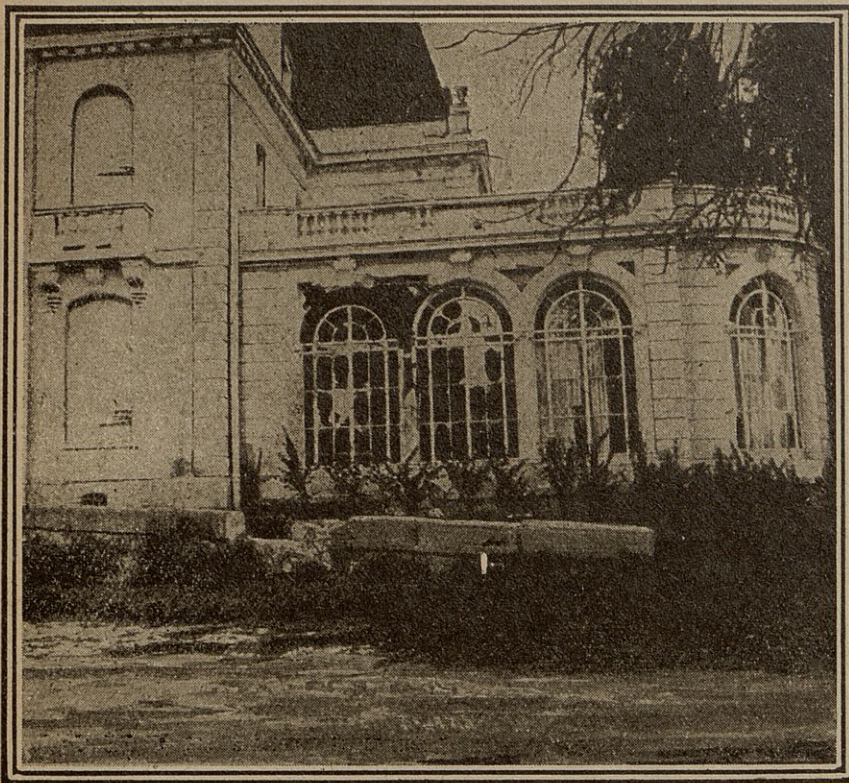


UN ELEVAGE ORIGINAL

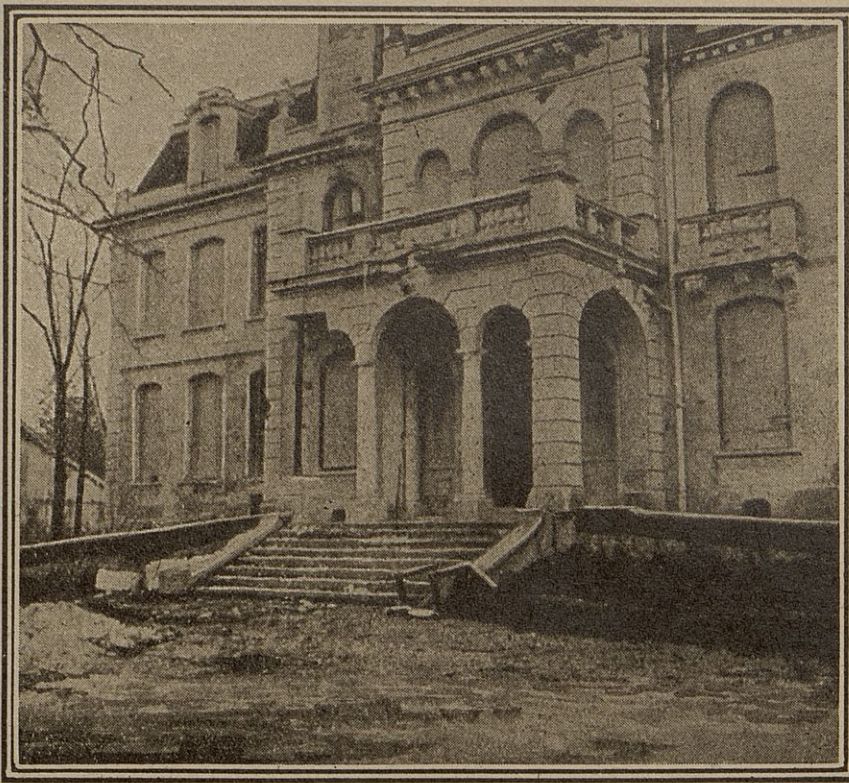
Une nichée de grands-ducs a été découverte non loin des tranchées ; nos soldats s'amuse à élever ces rapaces ; la becquée leur est donnée avec sollicitude ; ces rapaces s'appriivoisent peut-être, alors que les autres...



## DANS LES VOSGES



*Située près de la frontière lorraine, l'élégante et spacieuse demeure a souffert du voisinage de la bataille ; les obus ont percé les murs et brisé les vitres du salon d'hiver dont l'intérieur a été bouleversé.*



*La façade, elle aussi, porte de nombreuses blessures ; la terrasse, qui se trouve au-dessus du perron, a été criblée de projectiles ; les balustres sont en miettes ; les marches du perron ont été démolies.*



*La grande usine, qui naguère était pleine de bruit et d'activité comme une ruche en travail, est aujourd'hui complètement dévastée. Au-dessus des bâtiments incendiés s'élève encore la haute cheminée que n'empanache plus la fumée des chaudières.*



# L'espionnage allemand<sup>(1)</sup>

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT  
DU SERVICE SECRET

XI

Steinhauer

(Suite)

La rémunération de Ernst consistait en argent de poche pour ses dépenses courantes et en un salaire fixe d'une livre sterling par mois qui fut augmenté sur ses instances pour faire ressortir les risques qu'il courait en même temps que l'importance de son travail.

M. Bodkin a déclaré enfin que le fonctionnement du système d'espionnage allemand ainsi que les façons de procéder de ses agents étaient déjà parfaitement connus dès le commencement de 1911, si bien qu'aussitôt que la police eut eu vent des manœuvres de Ernst, son salon de coiffure de Caledonian Road fut tenu en observation.

Toutes les lettres qui lui étaient adressées étaient interceptées et ouvertes ; il en était pris copie exacte et, une fois les copies classées dans un dossier, on faisait parvenir les originaux à Ernst comme si de rien n'était.

Parmi ces lettres il y en avait un grand nombre venant d'Allemagne et principalement de Potsdam, et Ernst lui-même avait envoyé une volumineuse correspondance à Potsdam et à Berlin.

Il avait soin de mettre ses lettres à la poste dans différents quartiers de Londres, tandis que celles qui lui venaient d'Allemagne étaient écrites sur du papier à lettre anglais et enfermées dans des enveloppes anglaises.

Pour plus de sûreté l'accusé avait poussé la précaution jusqu'à envoyer papier et enveloppes comme « échantillons » à Steinhauer qui avait même dû payer une surtaxe parce que le paquet dépassait le poids réglementaire.

En interceptant ainsi la correspondance suspecte à l'arrivée et à la sortie, la police avait pu se procurer une quantité de renseignements très précieux non seulement sur Ernst, mais encore sur d'autres agents de l'espionnage allemand en Angleterre.

L'acte d'accusation établit que pour les besoins de sa correspondance avec le coiffeur de Caledonian Road, Steinhauer avait adopté le pseudonyme de « Madame Reimers » tandis que Ernst changeait de nom de temps en temps, se faisant adresser à sa boutique des lettres dont la suscription était ainsi libellée : « J. Walter, aux bons soins de K. G. Ernst et quelquefois M. W. Weller, sans autre mention.

Ces deux noms avaient été pris de sa propre initiative par l'accusé qui avait ensuite suggéré à Steinhauer de s'en servir pour la correspondance échangée entre eux.

En plus des lettres qui étaient destinées à Ernst lui-même, Steinhauer lui en envoyait encore d'autres à charge de les faire parvenir en différents endroits, tels que Chatham, Sheerness et Portland-Harbour.

Ces lettres étaient ouvertes comme les autres en vertu des pouvoirs que possédait le gouvernement en pareil cas, et avant de les expédier à leur adresse définitive il en était pris copie ainsi qu'il a été dit ci-dessus.

Ernst avait été chargé par Steinhauer de rechercher tout ce qu'il lui serait possible d'apprendre sur certaines personnes désignées comme ayant des attaches véritables ou même supposées avec le service des renseignements du Ministère de la Guerre.

Une des maisons sur lesquelles il reçut l'ordre de faire une enquête et un rapport, avait un bureau dans la Cité, vis-à-vis du bureau tenu par le capitaine Stewart, mort depuis, qui, impliqué dans une affaire d'espionnage en Allemagne, passa en jugement devant une Cour de ce pays et fut ensuite emprisonné dans une forteresse.

Dans une des enveloppes envoyées à Ernst par Steinhauer, se trouvaient deux lettres dont l'une était adressée à un marin anglais et l'autre à un Allemand qui demeurait à Portland-Harbour.

L'accusation soutint en outre que Ernst était en rapports constants avec deux individus nommés Kruger et Krumer qui s'occupaient également d'espionnage, et produisit une lettre du coiffeur où il était parlé d'un article de magazine dans lequel étaient décrites les défenses de la côte est.

Une autre lettre contenait des détails sur le procès de l'espion Parrott qui eut lieu au cours de l'automne de 1912.

Après le mois de janvier 1914, Steinhauer donna l'ordre à Ernst de faire une enquête sur une personne demeurant dans le comté de Somerset, mais le coiffeur répondit qu'il ne pouvait pas trouver le temps de s'absenter, quoique quelques semaines auparavant il fût allé à Sheffield pour remplir une mission du même genre.

Sur ce, la première audience prit fin après enregistrement de quelques dépositions sous serment, et M. S. Y. Tilly, l'avocat qui avait été chargé de la défense de l'accusé, déclara que s'il avait connu les faits établis par M. Bodkin, il n'aurait certainement pas accepté de plaider une pareille cause.

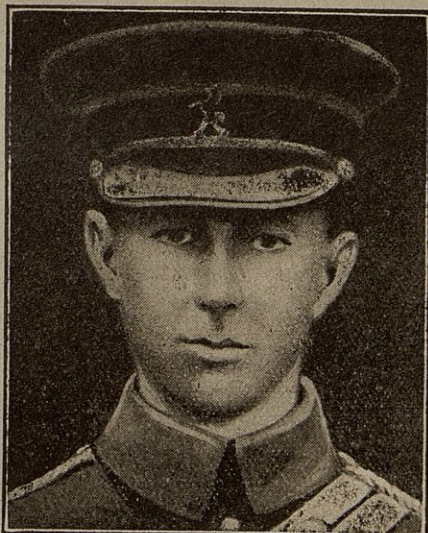
En conséquence il refusait d'aller plus loin et se voyait obligé de se retirer. Cette décision était si peu conforme aux usages du barreau qu'elle souleva des objections de la part de tous les magistrats de la Cour, mais M. Tilly resta inébranlable et la maintint.

La seconde audience eut lieu le 5 octobre 1914. Le premier témoin entendu fut un employé du bureau du secrétariat à la direction générale des Postes. Il affirma dans sa déposition qu'il avait ouvert et copié des lettres timbrées de « Postdam » ou de « Berlin ».

Ces lettres étaient écrites en allemand et beaucoup d'enveloppes contenaient encore d'autres lettres que Ernst devait jeter ensuite à la poste pour les faire parvenir à différentes adresses.

Quelques-unes des lettres envoyées à ce dernier étaient signées « St. » et l'une d'elles qui portait un timbre avec l'indication « Berlin 6-1-12 » renfermait une enveloppe avec cette suscription : « Mrs Seymour, 87, Alexandra Road, Sheerness ».

M. Bodkin expliqua que c'étaient là le pseudonyme et l'adresse du nommé Parrott qui avait été impliqué



LE CAPITAIN ANGLAIS STEWART  
condamné en Allemagne à trois ans de forteresse

dans une affaire d'espionnage au cours de l'automne de 1912.

Le témoin déposa en outre qu'une autre lettre adressée à Ernst était datée de « Postdam, 25 janvier 1912 » et signée également « St ». Il y était demandé d'envoyer à celui qui l'avait écrite des enveloppes avec en-tête au nom des fabricants.

Le 12 février, le même correspondant écrivait à Ernst : « Veuillez mettre à la poste immédiatement les lettres ci-jointes et m'envoyer comme échantillons cinquante enveloppes pareilles à celles que vous m'avez déjà envoyées. Veuillez aussi m'écrire, en anglais, une lettre où un client demande qu'on lui adresse sa correspondance sur le continent à la « Poste restante ».

Cette lettre en contenait deux autres, adressées l'une à « F. Ireland, Mess 2, H. M. S. « Foxhound » Go G. P. O. (carré 2, navire de Sa Majesté le « Foxhound », aux bons soins de la Direction Générale des Postes) et l'autre à A. Schuttle, 5, Castletown, Portland-Harbour.

Une autre lettre qui fut également produite, portait la date du 23 janvier 1912, était signée « S T », avait été mise à la poste à Potsdam, et renfermait les instructions suivantes :

*D'après la nouvelle parue dans les journaux, un chauffeur a été arrêté sur le croiseur anglais « Foxhound ». S'il s'agit bien du neveu de Kr, il est certain que cette arrestation ne peut être due qu'à la maladresse et à la bêtise de Kr. Peut-être vous sera-t-il possible d'entrer en rapports avec K... mais, avant tout, agissez avec la plus extrême prudence. Si mes soupçons sont justes, Kr doit être surveillé de près. Mais, je vous le répète, de la prudence par-dessus tout.*

*Si vous trouvez l'occasion de lui parler, questionnez-le en même temps sur un certain Schmidt qu'il m'avait recommandé. Il (Kruger) doit être prudent et surtout ne donner aucune adresse. S'il vous fixe un rendez-vous, n'y allez que si vous êtes certain qu'il n'y a aucun danger pour vous. Enfin qu'il ne se mette pas à vous parler allemand devant d'autres personnes. Donnez-moi des nouvelles bientôt.*

M. Bodkin expliqua que ce matelot Ireland était un neveu de l'homme désigné ci-dessus sous le nom de Kruger et qu'il avait pris ce pseudonyme de Ireland en entrant au service de la flotte.

Une autre lettre adressée au prisonnier de Potsdam et datée du 11 février 1912, disait :

*Mille remerciements pour les précieuses indications de votre lettre. A l'avenir il sera fait comme vous le demandez. Désirez-vous aussi que les lettres que je vous envoie portent la mention « aux bons soins de » ? Veuillez faire parvenir immédiatement la lettre ci-jointe à l'adresse de Kronan, et dites-moi ce que je vous dois pour vos frais.*

*Meilleures salutations. — St.*

Une lettre envoyée à l'accusé pour la réexpédier par la poste, était adressée à « H. Graves, Esq. B. M., B. Sc., 23 Craiglea Drive, Morningside, Edimbourg » et elle contenait trois billets de banque anglais de cinq livres.

Le 7 mars 1912, Steinhauer signa son nom en entier et envoya 100 marks à Ernst en lui demandant de lui procurer un numéro d'un quotidien de Londres dans lequel avait paru un article détaillé sur l'espionnage peu de temps avant la fin du procès de l'espion Stewart.

Des copies des lettres envoyées par l'intermédiaire de Ernst à Mrs Parrott, Alexandra Road, à Sheerness » ainsi qu'à H. Graves », à Edimbourg, et plus tard à Glasgow, furent versées au dossier des preuves, mais on ne les lut pas devant la Cour.

Une des lettres de Graves était enfermée dans une enveloppe portant l'en-tête d'une maison bien connue de droguerie et de produits chimiques. M. Bodkin en conclut que cette enveloppe avait été probablement volée.

Le 23 mars, St. (Steinhauer) écrivit de Postdam à Ernst : « K s'est tourmenté pour rien. Le jeune homme est libre. Je vous raconterai l'histoire de vive voix la prochaine fois ».

M. Bodkin fit remarquer, en manière d'explication, que le jeune homme en question était le matelot Ireland qui avait été acquitté.

Une autre lettre adressée à Graves au Central Hôtel, à Glasgow, à la date du 9 avril 1912, par l'intermédiaire de Ernst, contenait 15 livres sterling en billets de banque.

Ce fut la dernière que Graves dut recevoir, ou à peu près, à en juger par les dates de son arrestation et de son procès.

Le 2 mars, une lettre venant de Potsdam demandait à l'inculpé de faire une enquête discrète pour s'assurer si certain personnage demeurant près de Hyde-Park était un homme à qui l'on pourrait s'adresser au besoin et s'il avait des attaches avec le gouvernement anglais.

Mais au mois de juillet 1912, « St » dut commencer à soupçonner que sa correspondance était interceptée car il écrivit : « Il y a encore autre chose que je tiens à vous recommander tout particulièrement, c'est de ne mettre jamais deux fois de suite vos lettres à la poste dans le même bureau ou dans le même quartier. Mais probablement prenez-vous de vous-même cette précaution.

Dans une lettre datée du 1<sup>er</sup> septembre, Steinhauer crut devoir insister de nouveau sur la nécessité d'observer la plus grande prudence : « Tenez-vous bien pour dit, écrivait-il, que nous ne devons employer que des gens absolument sûrs et d'une fidélité à toute épreuve. Il faut que nous nous mettions à l'abri de toute surprise de la part des femmes. Voulez-vous prendre un autre nom à la place de celui de Walters ? ».

L'existence d'un autre espion qui voyageait comme Graves, fut révélée par des lettres envoyées à « F. Gould, Queen Charlotte Hôtel, Rochester », et à « Charles Graham, aux bons soins de M. Gould » à la même adresse.

La première de ces lettres, celle qui était envoyée directement, contenait deux billets de banque de cinq livres, et la seconde qui portait la mention « aux bons soins de » en renfermait trois.

Jusqu'à là les dépositions avaient porté sur les lettres adressées à Ernst, mais elles eurent ensuite comme objet celles qui avaient été envoyées par Ernst à Steinhauer.

C'est ainsi qu'on vit comparaître à la barre, comme témoin, l'employé qui avait ouvert ces lettres sur les instructions de ses chefs, et qui déclara qu'elles avaient été mises à la poste à Londres à l'adresse de Mrs ou Miss Reimers, aux bons soins de Steinhauer, à Potsdam.

(A suivre).

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

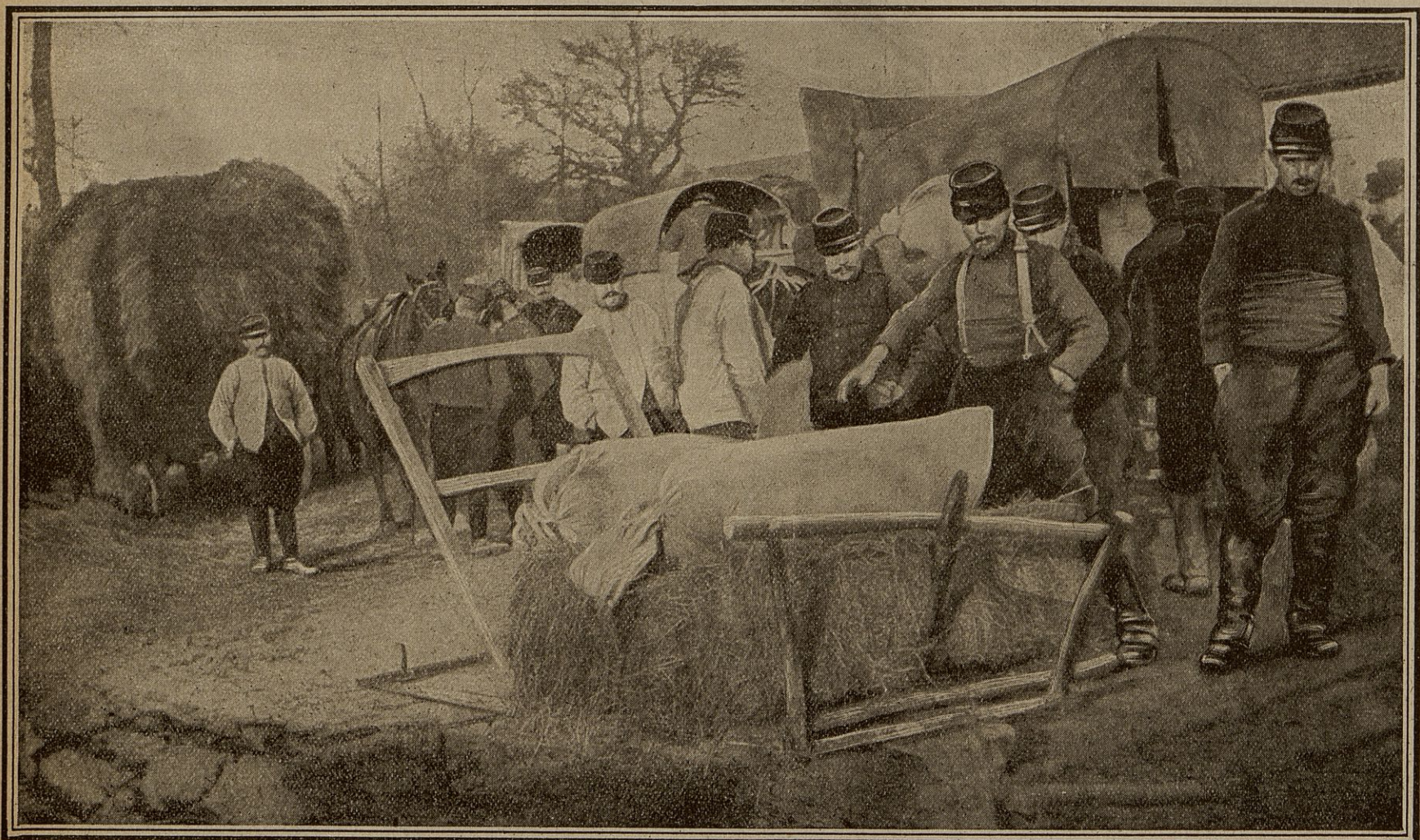
(1) Voir les numéros 10, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33 et 34 du Pays de France.



## NOTRE ARTILLERIE SUR LE FRONT



*Auprès d'une batterie de 75 soigneusement dissimulée a été installé un canon spécialement affecté au tir contre les taubes et les zeppelins ; il est également caché sous des branchages et des claies. A côté des canons on aperçoit l'entrée du cantonnement souterrain où les artilleurs se mettent à l'abri quand la pluie d'obus est trop intense.*



*Il ne suffit pas d'assurer le ravitaillement des hommes en vivres et en munitions, il faut aussi penser aux attelages des pièces et des caissons d'artillerie ; les braves bêtes ont aussi besoin d'une bonne provende ; mais rien n'est négligé à cet égard ; les bottes de foin et les sacs d'avoine arrivent régulièrement au front et dans les cantonnements.*



# CHUCHUNIOU

PAR  
G. LE FAURE

1914 1915



## CHAPITRE PREMIER

Le soir tombait, mettant dans l'espace qu'avait embrasé, durant tout le jour, l'ardent soleil d'août, un peu de fraîcheur.

Sur la gauche, dans la direction de l'île de Batz, le soleil affleurait les flots qu'il incendiait de ses derniers rayons, colorant la fine silhouette du clocher roscovite ; à droite, la baie de Morlaix étalait sa nappe, déjà assombrie, sur laquelle l'ossature du château du Taureau écrasait sa masse grise.

Plus loin, face à Sainte-Barbe, les rochers de Primel donnaient l'impression de bêtes monstrueuses accroupies au bas de l'horizon. Dans l'air aucun bruit ; il semblait que la nature, alanguie par la chaleur de ce lourd après-midi d'été, voulût jouir en silence de cette paix rafraîchissante que lui faisait l'approche de la nuit et que seuls troublaient les échos assourdis des tirs de guerre de la flotte, au large de Brest.

Depuis une heure, à plat ventre sur la crête extrême de Roch-ar-Llevech, Chuchuniou s'immobilisait ; redressé des coudes, le menton sur les paumes des mains, le regard fixe, on eût dit une statue sculptée à même le granit...

Les jambes nues, brunies par les embruns, semblaient, ainsi que les bras, du même grain que la roche, avec laquelle la face, hâlée par le vent, dorée par le soleil, eût pu se confondre sans l'auréole de cheveux embroussaillés qui lui mangeait le front et lui voilait les yeux.

Tous les soirs, il venait ainsi, sur cette même crête, s'immobiliser dans la même posture, attiré sans doute par la splendeur du paysage, s'endormant dans la lumière blonde du soleil couchant.

Comme un fou, il arrivait à bicyclette, de Saint-Pol, aussitôt que le libérait le cours d'art décoratif qu'il suivait chaque jour ; il laissait sa machine à Pampoul, cachée dans le creux d'un rocher, puis, suivant la grève, il gagnait Koch-ar-Llevech dont il escaladait la muraille abrupte jusqu'au sommet.

Le soir, rentrant au logis paternel, au moment même où la mère trempait la soupe, il expliquait son retard par quelque leçon supplémentaire ou quelque avarie survenue à sa machine ; puis, sans rien répondre aux observations bougonnes du vieux Le Guermeur, peu dupe des explications fournies par son fils, il se mettait à table, la tête lourde, les regards vagues, mangeait silencieusement comme en état d'hypnose et montait se coucher après un baiser distrait, mis au front des vieux.

Était-ce donc la chanson du vent arrivant du large, ou bien les jeux de lumière dorée dans laquelle se noyait le paysage qui l'extériorisait ainsi de l'ambiance où il semblait vivre comme en un rêve ?

A moins qu'il ne s'hypnotisât dans l'attente d'un de ces pirates sous-marins allemands dont les chroniques locales annonçaient la prochaine arrivée sur les côtes bretonnes.

Un cri, soudain, traversa l'espace, troublant tragiquement le silence du soir.

D'un bond, le jeune homme fut dressé et, la main en visière au-dessus des yeux, s'immobilisa, tourné vers la mer.

Au-dessous de lui, à une centaine de mètres de la base de Roch-ar-Llevech, une tache claire apparaissait sur les roches assombries de varech ; c'était sur cette tache que, depuis une heure, le jeune homme avait les yeux fixés, indifférent à la transparence magique de l'atmosphère, comme à l'incendie allumé dans les flots par les rayons du soleil couchant.

Un second cri, appel désespéré, traversa l'espace ; puis la tache soudain disparut.

Chuchuniou tressaillit : ce fut par tout son être comme une commotion électrique qui le secoua de la tête aux pieds, en même temps qu'il lui semblait qu'un coup de feu lui traversait la tête.

Il bondit, dévala la muraille presque à pic avec l'agilité d'un chamois, au risque de se rompre vingt fois le cou ; une fois en bas, sautant de roche en roche, au milieu de l'écume dont les arrosait la mer montante, il piqua droit devant lui.

Une angoisse lui étreignait la gorge, rendait ses jarrets fléchissants, troublait ses prunelles ; et cependant, il allait, allait toujours plus vite, fouillant d'un regard aigü les crevasses où le jusant s'engouffrait écumant...

Un moment, il s'immobilisa, promenant sur le champ de rocs verdissés par le varech un regard éperdu. Où était-elle ?... où pouvait-elle être ?

Un cri de désespoir lui tordit les lèvres, en même temps qu'une rage folle contre lui-même lui montait à la tête.

Lâche ! lâche ! qui n'avait pas su l'arracher à la mort...

Tout à coup, non loin, sur sa droite, un point clair sur la masse brune du varech lui mit une lueur d'espoir dans les prunelles...

N'était-ce point le bonnet de laine blanche dont elle protégeait contre les embruns la masse bouclée de sa chevelure blonde.

Quelques bonds le portèrent là : au fond d'une crevasse où grondait le flot, une forme humaine gisait inanimée, le corps plongeant dans l'eau, la tête reposant sur un paquet émergeant d'algues épaisses...

Chuchuniou s'en saisit, mais presque aussitôt s'immobilisa, surpris, angoissé par une résistance inattendue, inexplicable.

Le corps paraissait rivé au roc...

Plongeant sous l'eau, le jeune homme, alors, se rendit compte : sans doute, la femme glissant sur le varech était-elle tombée si malheureusement que son pied s'était pris entre deux roches aussi exactement que si les pinces d'un piège s'étaient refermées sur lui.

En dépit de ses efforts, elle n'avait pas réussi à s'en dégager et elle était destinée à être noyée par la mer montante.

Remonté à la surface, Chuchuniou jeta autour de lui un regard plein d'angoisse : l'endroit où il se trouvait formait comme un cap que les flots battaient déjà avec force, recouvrant les roches en arrière de lui.

Quelques instants encore et le sauveteur aurait la retraite coupée ; il lui resterait, il est vrai, la ressource de gagner la côte à la nage ; mais les pointes se cachent en cet endroit, sournaises, à fleur d'eau et il eût risqué d'y blesser celle qu'il voulait sauver. De nouveau, il plongea et, des deux mains, ac-

croché à l'une des pierres qui retenaient prisonnier le pied de la jeune femme, il tenta de la déplacer.

Vains efforts : tout de suite, il comprit qu'il ne pourrait, lui seul, réussir.

Fou de rage, il remonta à la surface, cherchant d'un regard affolé si quelque secours n'était pas à espérer, tout proche.

Personne ! A la tombée de la nuit, la côte se vide.

Il fallait donc qu'il réussit quand même, sans aucun aide ; et voilà qu'à quelques mètres de lui il aperçut, émergeant de l'eau, la tête d'un de ces pics de fer auquel les pêcheurs accrochent l'une des extrémités de leur filet dont ils amarrent l'autre à une bouée.

D'un bond, Chuchuniou y fut, empoigna le pic à deux mains, et le secoua si désespérément qu'il finit par l'arracher...

Grâce à ce levier improvisé, il put, travaillant sous l'eau, déplacer la roche qui retenait prisonnier le pied mignon de la jolie pêcheuse.

Il était temps ; la mer, maintenant, se ruait à l'assaut de la côte, couvrant de son écume jaillissante les épaules du sauveteur qui emportait au galop, sur le varech glissant, la jeune femme évanouie entre ses bras.

Quand il eut escaladé la falaise par le sentier des douaniers, il se crut — alors seulement — en sûreté et s'arrêta ; maintenant que toute crainte était chassée de son esprit, il tombait sous l'emprise d'un autre sentiment, plus puissant, plus âpre.

Les yeux fixés sur elle, il la contemplait avec des yeux fous : depuis si longtemps qu'il la suivait de loin, il la tenait là, serrée contre lui, il sentait la chaleur de son corps lui chauffer la poitrine, et le poids, si léger cependant, lui pesait délicieusement aux poignets.

Elle lui semblait une des saintes de l'église de Roscoff, descendue de ses vitraux et miraculeusement rendue semblable aux personnes humaines : oui, c'étaient bien les mêmes cheveux d'or, les mêmes yeux couleur de pervenche et le même sourire ensorceleur, dont il se grisait le cerveau, le dimanche, durant les offices.

Depuis des mois et des mois — ou plutôt depuis toujours — il l'avait aimée... du moins non, il n'aurait pas osé, lui chétif, osé s'avouer à lui-même une pareille audace...

Aimer d'amour une créature aussi exquise et de condition sociale aussi élevée au-dessus de la sienne !

Il lui aurait fallu être fou...

Lui, le fils du garde-chasse Le Guermeur ! elle, la femme du baron Vigouroux, le châtelain de Kercoat !

L'aimer !

Non, il l'admirait, il l'adorait comme il admirait, comme il adorait naïvement, chastement, la Vierge peinte sur le vitrail de la vieille église, la sainte dont elle lui semblait être la vivante incarnation.

Mais si jamais il avait supposé qu'elle pût soupçonner le sentiment que sa vue avait mis dans l'âme de ce jeune paysan, il en fut mort de honte...

Brusquement, il tressaillit : le corps léger qu'il tenait dans ses bras, avec une sorte de respect farouche venait de s'agiter et, contre sa poitrine, le cœur de la jeune femme avait recommencé à battre.

Chuchuniou demeura éperdu, il promena machinalement ses regards autour de lui, comme s'il eût cherché un trou où se cacher ; la pensée qu'elle pouvait revenir à elle et avoir conscience de la posture singulière où elle se trouvait, l'affolait vraiment.

Sans réfléchir, il se courba vers le sol, déposa doucement sur l'herbe rase celle qu'il venait de sauver et chez laquelle la vie recommençait à circuler et, en deux bonds, disparut derrière une roche où il se tint embusqué.

Peu à peu, la jeune femme sortait de sa torpeur : d'abord elle ouvrit les yeux et tint ses larges prunelles, que voilait une brume, attachées sur le ciel ; puis, ayant fermé ses paupières, elle s'immobilisa durant un long moment, pour les ouvrir et promener ses regards autour d'elle avec étonnement.

Mais soudain, sa face se crispa dans un rictus douloureux et, machinalement, elle porta la main à sa cheville que, redressée sur un coude, elle examina avec surprise ; la roche qui l'avait emprisonnée avait meurtri la chair délicate et tracé un cercle bleuâtre sur la nacre de la peau.

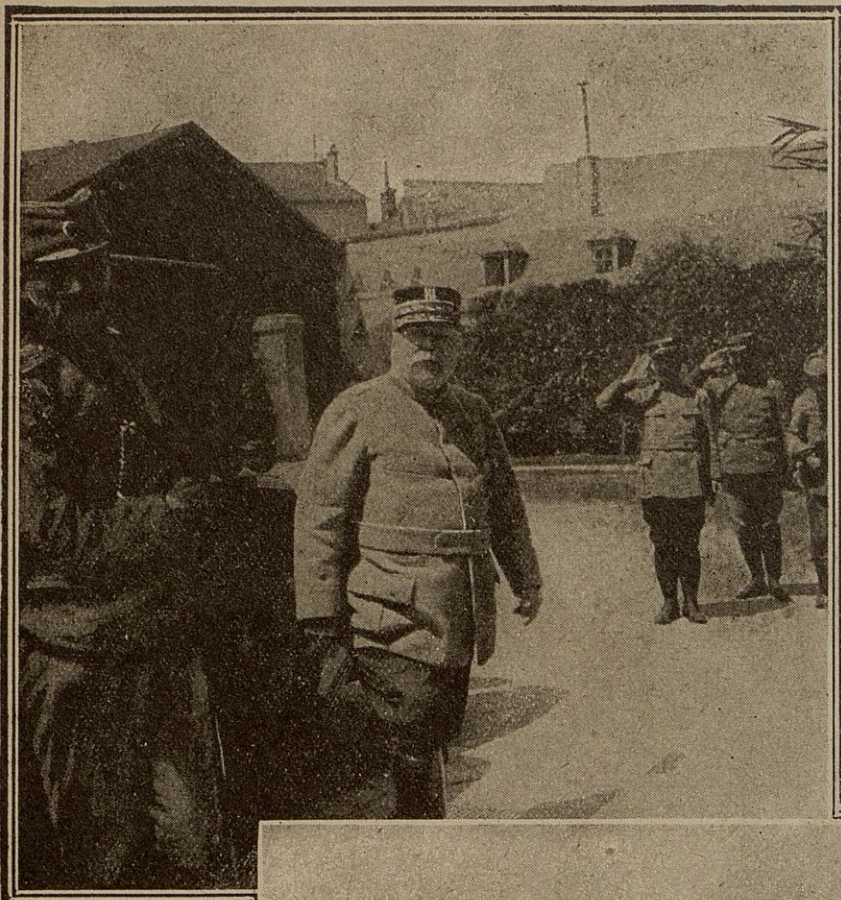
S'étant palpée avec une apparence d'inquiétude, elle raidit ses muscles pour se dresser, hésita à mettre un pied devant l'autre, fit quelques pas nonchalants, eut un sourire de satisfaction et, après un dernier regard, promené autour d'elle, s'éloigna d'une marche lente et harmonieuse.



(A suivre.)



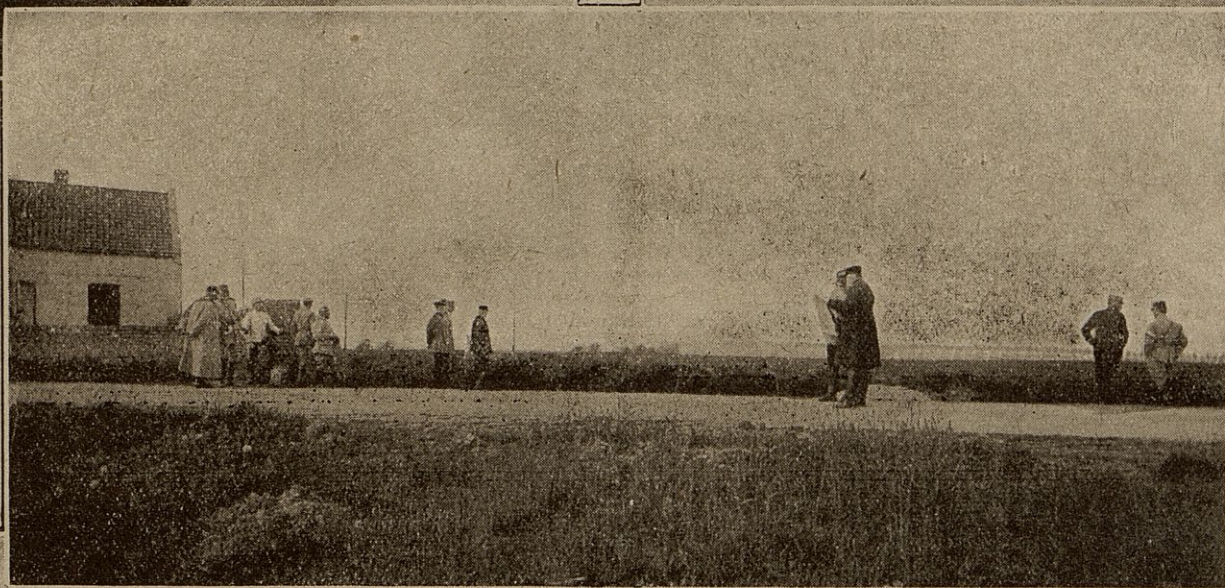
## LE GÉNÉRALISSIME VISITE LES ARMÉES DU NORD



En compagnie du prince Georges de Serbie, le général Joffre a visité le quartier général des armées de l'Ouest que commande le général Foch. Devant le quartier général, on voit le généralissime examinant sur la carte les opérations engagées au nord d'Arras.



Le duc de Connaught, oncle du roi d'Angleterre, vint en même temps au grand quartier du général Foch; il s'y rencontra avec notre généralissime et suivit avec le plus grand intérêt une partie des combats que nos troupes viennent de livrer à Carençy.



Deux officiers de l'état-major du généralissime sont descendus dans les tranchées de première ligne près de Carençy pour se rendre compte des positions occupées par l'ennemi et aussi pour porter les encouragements du grand chef à nos braves.



Le général Joffre, après avoir visité nos armées du secteur d'Arras, se rendit au quartier général anglais; il assista, aux côtés du maréchal French, à une brillante revue des troupes britanniques qui avaient combattu vers Festubert.



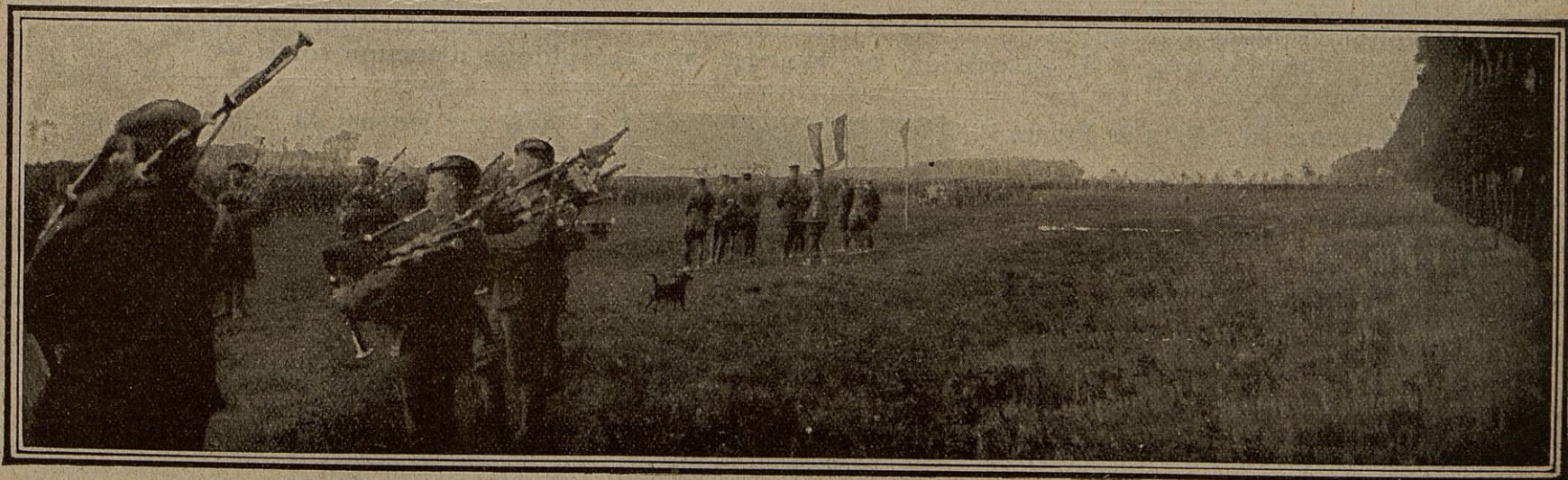
## LA REVUE DES TROUPES BRITANNIQUES



*En leur costume pittoresque, les régiments écossais défilent devant le général Joffre, le maréchal French et l'état-major de l'armée britannique. L'allure souple et forte des highlanders est vivement admirée.*



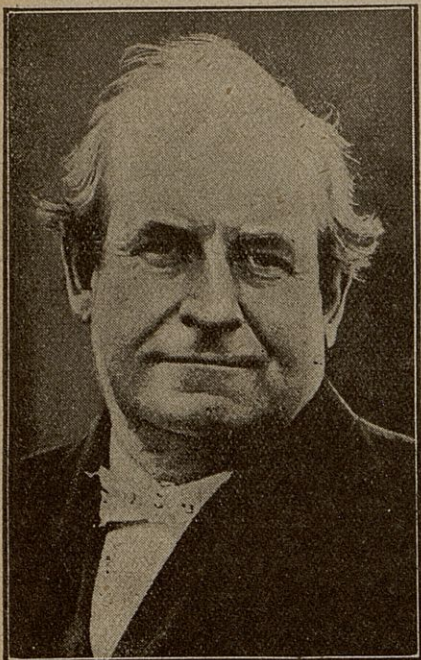
*Le président du conseil des ministres d'Angleterre, M. Asquith, est venu visiter l'armée britannique ; on le voit ici sortant du quartier général anglais. A gauche de la photographie, le général Joffre, puis M. Millerand, qui salue M. Asquith, et le général Foch qui s'entretient avec le maréchal French.*



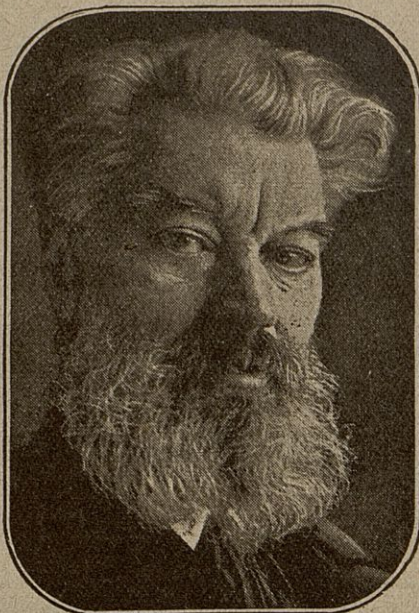
*Pendant le défilé des régiments écossais, les musiciens jouaient du « pibroch », l'instrument national de l'Ecosse, devenu célèbre dans les fastes de la guerre depuis la défense de la ferme du mont Saint-Jean, à la bataille de Waterloo.*



# PORTRAITS D'ACTUALITÉ



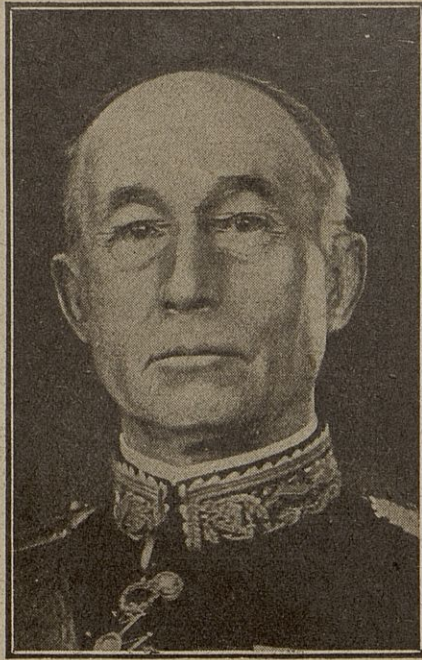
M. BRYAN  
secrétaire d'Etat aux affaires étrangères  
des Etats-Unis qui vient de démissionner.



M. CAMILLE PELLETAN  
sénateur,  
ancien ministre de la marine, décédé.



L'AVIATEUR ANGLAIS WARNEFORD  
qui a détruit un zeppelin  
au-dessus de Gand.



L'AMIRAL DE FAUQUE DE JONQUIÈRES  
le nouveau chef d'état-major  
de la marine.

## SUR LE FRONT RUSSE

L'abandon de Przemyśl par les Russes a été un événement fâcheux en ce sens qu'il a marqué un recul de nos alliés ; mais il n'a pas eu une grande importance stratégique puisque la place, démantelée, dépourvue de tous ses moyens de défense, ne pouvait servir. Il ne faut pas oublier que les Russes, quand ils la prirent au mois de mars, firent prisonnière toute une armée autrichienne (120.000 hommes), s'emparèrent d'un millier de canons et d'un stock énorme de munitions, tandis qu'ils n'ont rien laissé aux mains de l'ennemi.

Depuis, la bataille en Galicie s'est poursuivie aussi acharnée de part et d'autre. L'offensive russe a continué dans la région du confluent de la Wisłok et l'ennemi, sur ce point, a été forcé de battre en retraite. Mais les Allemands ont poursuivi leurs attaques entre Jarosław et Przemyśl. A l'est de cette dernière ville, les Russes ont d'abord fait reculer les armées austro-allemandes. Sur le Dniester, la bataille pivotait autour de Nicolaïef, point où le chemin de fer de Lemberg à Stryj passe le fleuve.

Telle était la situation au 5 juin. Le communiqué de l'état-major russe du 6 juin annonçait que leur aile droite avait opéré le passage sur la rive gauche du San vers Łozajsk, localité située à une dizaine de kilomètres du confluent de la Vistule, à vingt-cinq kilomètres plus au sud que Rudnik ; c'était une avance intéressante. Par contre, l'ennemi poursuivait son offensive à l'est de Przemyśl, vers Moszciska, sur le chemin de fer de Lemberg, en avant de la ligne de la Wisznia. Plus loin, entre Nadvorna et Kolomyja, les rencontres tournaient à l'avantage des Russes.

Le lendemain, on annonçait officiellement que les attaques allemandes sur la Wisznia étaient arrêtées ; mais au sud de Lemberg, l'ennemi réussissait, dans la nuit du 5 au 6, à passer le Dniester dans la

région de Jurawno ; c'était la menace directe à la capitale de la Galicie, qui était ainsi attaquée par le sud.

Dans le communiqué officiel du 8 juin, il est annoncé que l'ennemi a réussi à refouler les troupes russes sur la rive gauche de la Wisznia ; cependant nos alliés contre-attaquent vigoureusement et font plus de deux mille prisonniers. Les attaques allemandes sur le front du Dniester sont infructueuses ; sur la rive gauche du Dniester, près de Jurawno, les forces ennemies ont été augmentées et ont envahi la forêt jusqu'à la voie ferrée. Sur la rive droite du fleuve, une colonne allemande est surprise et mitraillée. Enre Swika et Łuwka, l'ennemi est repoussé.

Sur la rive droite du Dniester, nos alliés pressent l'ennemi, depuis Ugarsberg jusqu'à Zidaczyn, et lui font deux mille prisonniers. Sur la rive gauche, l'offensive allemande vers Jurawno est arrêtée et, à la suite d'un combat acharné, l'ennemi est rejeté derrière la voie ferrée.

Ces succès de l'armée russe s'accroissent encore et l'état-major du grand-duc Nicolas les enregistre dans un communiqué supplémentaire ainsi conçu :

« Au cours de la journée du 10 juin, les efforts héroïques de nos troupes ont rejeté sur la rive droite du Dniester les grandes forces ennemies qui avaient passé sur la rive gauche du fleuve, près de Jurawno, et se répandaient le long du front Jurawko-Siwki. »

» L'ennemi a essuyé de graves pertes.

» Dans ce combat obstiné, nous avons pris 17 canons et 49 mitrailleuses et nous avons fait prisonniers 6.500 Allemands et Autrichiens avec 188 officiers.

» Parmi les prisonniers se trouve une compagnie entière d'un régiment prussien des fusiliers de la garde. »

On voit que nulle part les Austro-Allemands n'ont pu percer le front russe ; avec une opiniâtreté sans égale, nos alliés ont résisté à tous les assauts, à tous les bombardements ; puis, reprenant l'offensive, ils ont rejeté l'ennemi au delà du Dniester.

## LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 34 a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru à la page 8 de ce fascicule et représentant un "Observatoire aérien dans un bois".

Le Jury a ainsi motivé sa décision :

« Cette photographie montre d'une façon très claire toutes les difficultés de la guerre d'embuscade à laquelle se livrent nos troupes et l'obligation dans laquelle elles se trouvent de voir sans être vues ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

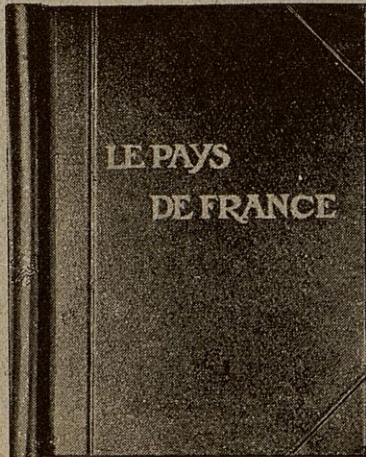
Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

### Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée ou non, de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière.)



Reproduction de notre reliure électrique

### Avis aux lecteurs du "Pays de France"

Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaisant celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-contre et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons.

RELIURE ÉLECTRIQUE P.F.

(Modèle Déposé)

Propriété du PAYS DE FRANCE

2, 4, 6, Boulevard Poissonnière

N°



# LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

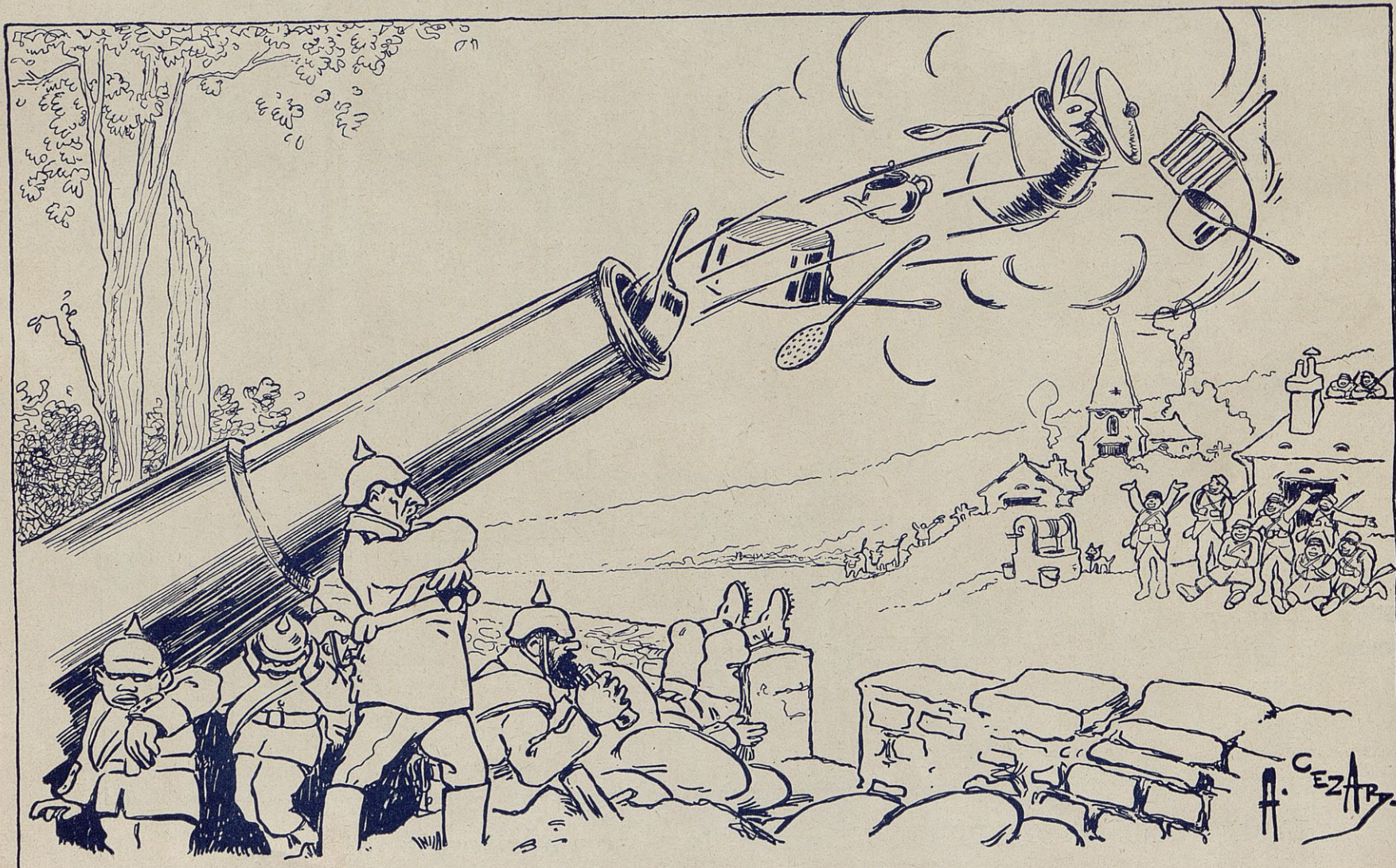


# La Guerre en Caricatures

## LA GAFFE DU MARIN



— Encore un bateau coulé, décidément, Tirpitz, c'est vous mon bras droit.  
— Oh ! sire, votre bras gauche tout au moins.



Les dernières cartouches.